

N° 39. — 14 Octobre 1921.

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Dans ce Numéro
le 8^e Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



DOUGLAS FAIRBANKS et MARY PICKFORD

Le plus grand Film français
réalisé jusqu'à ce jour.

LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre célèbre

d'Alexandre DUMAS (père) et Auguste MAQUET

Adaptation et mise en scène de M. Henri DIAMANT-BERGER

Est édité en UN PROLOGUE
et DOUZE CHAPITRES

et publié en feuilleton

dans "COMŒDIA"

et les Grands Quotidiens de Province

AUJOURD'HUI
14 Octobre

Chapitre 1^{er}

L'AUBERGE DE MEUNG

"CINÉMAGAZINE"

publie

chaque semaine

le scénario

d'un chapitre

PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs	ABONNEMENTS
France	Un an 40 fr.	3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tel.: Gutenberg 32-32	Étranger
	Six mois 22 fr.		Un an 50 fr.
	Trois mois 12 fr.		Six mois 28 fr.
	Un mois 4 fr.		Trois mois 15 fr.
Chèque postal N° 309 08		Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Un mois 5 fr.
			Paiement par mandat-carte international

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina Badet, Gaby Morlay, Marcel Lévesque, Musidora, Madeleine Aile, Sandra Milowanoff, Huguette Duflot, Léon Mathot, René Cresté, Georges Biscot, France Dhélia, Paul Capellani, Juliette Malherbe, Ginette Archambault, Baron fils, Georges Mauloy, Gina Relly, Jean Dax, Geneviève Félix, Edouard Mathé, Georges Melchior, Nadette Darson, Romuald Joubé, Simone Vaudry et Jeanne Desclos, Charles Vanel.

STACIA de NAPIERKOWSKA

Votre nom et prénom habituels? — *Stacia de Napierkowska.*

Lieu et date de naissance? — *16 septembre 1896, Paris, Rue de Seine, 43.*

Votre petit nom d'amitié? — *Nap.*

Quel est le premier film que vous avez tourné? — *Roule... (A l'âge de 13 ans).*

De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez? — *Le dernier.*

Aimez-vous la critique? — *Beaucoup.*

Avez-vous des superstitions? — *Une.*

Quelles sont-elles? — *Le 13.*

Quel est votre fétiche? — *Le 7 et mon nègre.*

Quel est votre nombre favori? — *Le 7.*

Quelle nuance préférez-vous? — *Le rouge.*

Quelle est la fleur que vous aimez? — *L'iris noir.*

Quel est votre parfum de prédilection? — *Ceux d'Orient.*

Fumez-vous? — *Oh, oui!*

Aimez-vous les gourmandises? — *Beaucoup.*

Lesquelles? — *Toutes.*

Votre devise? — *Victoriarum certitudo.*

Quelle est votre ambition? — *Toujours plus.*

Votre héros? — *Celui que j'aime.*

A qui accordez-vous votre sympathie? — *Aux bêtes.*

Etes-vous...fidèle? — *Oui.*

Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils? — *Mes défauts sont mes qualités.*

Quels sont vos auteurs favoris, écrivains, musiciens? — *Flaubert, Zola, Nietzsche, et la Sainte Bible. — Chopin, Wagner, Debussy.*

Quel est votre peintre préféré? — *L'Ecole de Léonard du xviii^e, Claude Monet et les impressionnistes.*

Quelle est votre photographie préférée? — *Celle-ci, dans Notre-Dame de Paris.*



Marie-Louise

Les Directeurs de Cinéma nous écrivent...

C'est avec stupéfaction que je lis dans le N° 33 de *Cinémagazine*, quelques lignes sur « Le Golem » qui passe en Amérique (et que j'ai vu à Genève) quand nos jolies bandes nous restent pour compte.

Les boches ont certainement usé d'une diplomatie kolossale, cela ne fait aucun doute. Mais que fait-on, nous, depuis l'armistice? On se moque d'eux... et nos films ne peuvent entrer en Amérique. Il n'y a guère que « *J'accuse* » qui a pu prendre le bateau.

Aujourd'hui, je veux remercier M. Léon Moussinac, de toutes mes forces, pour son article « L'Affiche du Cinéma » paru dans votre numéro 26.

Je viens de recevoir les affiches d'un film que je passerai dans trois semaines environ. Le film n'est pas mal, mais les affiches!!! Mon Dieu! c'est à croire qu'il n'y a aucun dessinateur de goût en France et je me demande comment les agences de location peuvent accepter et vendre des horreurs pareilles.

Et pourtant, la publicité des films nouveaux est superbe maintenant. Pour qui? Pour les exploitants seulement, alors qu'on devrait plutôt s'adresser au public.

A mon avis, les directeurs de Cinémas devraient réclamer constamment à ce sujet. Il est vexant de payer ces affiches aux agences, de payer encore à la ville pour les placer sur sa propre façade, lorsqu'on sait que cela fera une mauvaise renommée.

Je ne donnerai pas le titre du film. Il n'y a pas à faire de cas particulier, c'est malheureusement général, et je souhaite que *Cinémagazine* combatte ce mauvais goût surprenant. Si cela continue, je finirai par comprendre les préfets qui interdisent des films, probablement parce qu'ils ne les jugent que par des torchons affichés.

UN AMI DU CINÉMA.

Nos lecteurs nous écrivent...

« Votre journal-revue est le premier de France. Il est très bien ordonné. Ce qui attire surtout le public en dehors des illustrations, qui sont remarquables, c'est la partie biographique particulièrement soignée. »

Docteur MARCAILHON d'AYMERIC.

Toulouse.

« Depuis juillet que je suis abonnée à votre journal, chaque semaine c'est avec la même impatience que j'attends mon « Ciné » qui sait m'intéresser plus que tout autre magazine. »

Yvonne SEREAU, Meudon.

« Je suis toujours très heureuse d'entendre parler de notre Suzanne Grandais, et je trouve très bonne l'idée de donner son nom à une salle de cinéma, au moins l'on se souviendra longtemps de celle qui n'est plus et qui fut une si grande artiste. »

Elaine BIGEY.

Notre Concours de scénarios

Très nombreux, nos lecteurs ont répondu à notre concours de scénarios.

Nous avons reçu, en effet, plus de 200 manuscrits, et le Jury eut assez de mal pour départager les concurrents, les envois ayant été en général intéressants.

Quelques-uns de nos lecteurs cependant se sont trouvés éliminés d'office, leur scénario ne répondant pas aux conditions du concours : « une comédie sentimentale se déroulant autant que possible en plein air. »

Voici la liste des lauréats :

Premier prix de 2.000 francs à :

MM. René Bizet et Barreyre pour leur manuscrit : **Maman Pierre.**

Deuxième prix de 300 francs à :

M. Félix Léonnet, auteur de : **Mille Sabords.**

Les 7 lauréats suivants gagnent respectivement un prix de 100 francs :

Henri Minéry : **Par le Ciné.**

René Destouches : **Une Panne.**

Jean Kolb : **Les Vacances de Geneviève.**

Renée Lambert : **Larmes et Sourire.**

R. La Veissière : **Prise à son propre piège.**

Abelle Damorès : **Le Cheval de Trompette.**

Paul Chartrettes : **Un Drame aux Champs.**

Le Courrier des Amis du Cinéma

Wlachimir L., *Carouge*. — Mme Alla Nazimova est née le 4 juin 1879 à Yolta (Crimée). Vous avez pu la voir dans *L'Occident*, *La Lanterne rouge*, *Hors la brume*, *Jouet de la destinée*, *Révélation*, *La fin d'un roman*. Vous la reverrez prochainement dans *La danse de la mort* et *Madame Peacock*. Je crois que cette artiste fait actuellement du théâtre; adresse : 6.124 Carlos Avenue, Los Angeles (Cal.) U. S. A. Une étude très détaillée sur Nazimova est parue dans le numéro 12. Nous pouvons vous procurer ce numéro contre la somme d'un franc.

La rose de Madure. — 1° Léon Mathot est marié; adresse : 47, avenue Félix-Faure, à Paris; 2° Dolorès Cassinelli est d'origine italienne; 3° Gina Relly, Mathot, Jeanne Brindeau, Henry Krauss, Maupain, Charles Lamy, Gilbert Dalleu et Luguët, sont les principaux interprètes de *L'Empereur des Pauvres*.

Georges P., *La Guêche*. — Puisque vous êtes abonné, vous n'avez simplement qu'à nous envoyer la somme de deux francs pour recevoir votre carte de sociétaire de l'A. A. C.

Récamière. — 1° les deux films dans lesquels vous avez pu voir Georges Carpentier sont *Le Trésor de Kériolet* et *L'homme merveilleux*; 2° oui.

(Voir suite page 30)



STACIA NAPIERKOWSKA et ANGELO dans « L'ATLANTIDE »

A PROPOS DE L'ATLANTIDE

STACIA NAPIERKOWSKA

L'Atlantide est portée au triomphe par les Etablissements Aubert qui ont fait un effort financier considérable pour l'acquisition et le lancement en France de ce beau film.

Le Gaumont-Palace qui s'en était assuré l'exclusivité pour 15 jours connus des recettes fantastiques; les dix premières soirées étaient, paraît-il, entièrement retenues par avance en location.

Rien n'a été négligé par Aubert pour attirer le public vers ce magnifique spectacle; 7 affiches différentes, véritables œuvres d'art, signées Orazi, une remarquable série des photographies du film que tous les véritables amateurs voudront posséder et enfin la délicieuse amulette d'Antinéa, qui sera bientôt le fétiche nouveau, et dont la création est l'œuvre de Becker, hors concours au Salon des Artistes Français.

Je suis allé rendre visite à Mlle Stacia Napierkowska que depuis le jour de la présentation, je voulais féliciter de sa belle création d'Antinéa.

Dans le salon, j'allais dire le temple, où elle m'a fait l'amitié de me recevoir, je vois Bouddha dans son tabernacle doré,

puis d'autres divinités, éparses sur des meubles asiatiques laqués or et rouge.

Gracieusement accueillante, drapée dans une robe chinoise, elle vient, coiffée d'une écharpe de soie rouge serrée aux tempes, et son fin profil que n'eut pas renié le ciseau de Phidias, semble ressusciter celui de la chaste Chloé de Longus.

Assise très haut sur un divan noir encombré de coussins étranges où l'Orient et la cabale mélangent leurs signes symboliques, elle semble une déesse. Est-ce Antinéa?... non!... c'est Napierkowska, l'artiste de talent dont la conversation est une joie pour tous ceux qui l'entendent, car elle parle de l'art pur avec une ferveur telle, que l'on reconnaît bien en elle la fervente prêtresse d'un art qui naquit avec l'humanité.

Cet art, elle en apporta tout le prestige au cinéma: et il n'est pas un film où parut Napierkowska dont la valeur n'ait été grandement relevée par son talent expressif.

Les débuts à l'écran, de Napierkowska remontent à quelques années avant la guerre.

A peine avait-elle paru sur la scène, que, du jour de ses débuts, elle fut sacrée

étoile par « le Tout Paris » de ce temps, et qu' aussitôt les metteurs en scène voulurent embellir leurs productions de tant de grâces.

Les charmes de Napierkowska sont : la beauté rythmique de ses gestes, la douceur de son sourire et toute l'intelligence qui jaillit de ses beaux grands yeux noirs. Mais ne sont-ils que noirs ces yeux qui se cachent parmi des paupières mi-closes aux longs cils soyeux ? et dont l'éclat tout pailleté d'or fauve fait penser à celle pour qui Don Juan soupirait la musique de Mozart :

*Tes yeux sont des étoiles
Dont l'éclat m'éblouit.*

Il est certain qu'à l'écran, les yeux de Napierkowska semblent être des escarboucles. Dans son dernier film où elle exprime avec une si belle sincérité la douleur, la résignation, la bonté qui va jusqu'au sacrifice d'elle-même, elle nous a semblé plus belle encore que dans le rôle d'Antinéa où l'on n'a peut-être pas su écouter ses avis et ses conseils d'artiste.

Vêtue de costumes moins music-hallesques et qui n'ont jamais eu aucun rapport avec ceux que portent les femmes du Hoggar, Napierkowska aurait voulu

créer une Antinéa plus mystérieuse, plus fille des Dieux que celle que nous avons vue.

Tout en causant, elle me raconte ses premiers débuts à l'écran dans *Roule ta Bosse*, un film bien oublié.

« Le premier conseil qu'on me donna, me dit-elle en riant, c'était de regarder l'objectif !... J'eus beau dire que ça ne devait pas se faire, que je devais jouer ma scène sans m'occuper de l'appareil de prise de vue et qu'il n'y avait pas de raison pour que je dévisage ce malheureux objectif comme le font les tout petits enfants qui attendent le « p'tit zoiseau » qui va sortir, on ne voulut rien entendre et je dus me rendre au désir du metteur en scène, de



La Danseuse

l'opérateur, du régisseur et des camarades qui me disaient tous à tour de rôle, de peur que je ne l'oublie : mais regardez donc l'objectif !... »

Après *Roule ta Bosse*, Napierkowska tourna *La Esmeralda*, de *Notre-Dame de Paris*.

Et la séduisante danseuse égyptienne que créa le génial cerveau de Victor Hugo naquit sur l'écran en la personne de Napierkowska, qui fut tour à tour l'énamourée amante du beau capitaine Phébus, la compatissante bienfaitrice du hideux Quasimodo, et la pitoyable victime de Claude Frolo.

« Ce film a encore un grand succès en province, et au cours d'une de mes tournées, je suis allé le voir. Il est certain que la technique cinématographique a fait de grands progrès depuis, mais, tout de même, il a été si bien joué par tous les excellents artistes que j'avais comme partenaires, que l'on ne peut s'empêcher de les applaudir, et, tout particulièrement Henry Krauss, qui réalisa un Quasimodo épique tel que l'aurait certainement voulu voir Victor Hugo.

« Après *Notre-Dame de Paris*, j'ai tourné *la Fille d'Hérodiade* puis, avec Signoret, *L'Étoile du Génie*, où je remplissais le rôle d'une pauvre petite marchande de fleurs dont le chaste amour console un musicien de l'abandon de la frivole chanteuse pour laquelle il avait, jusqu'alors, composés ses principales œuvres.

« — Mais c'était l'histoire de... »

« — Oui, mais ne réveille pas, les douloureux souvenirs privés des âmes défuntées, et surtout, n'en parlez pas à vos lecteurs.

« Ensuite, les studios français ayant interrompu leurs travaux pendant la guerre, je suis allée en Italie tourner pour le Film d'Art Italien de nombreux scénarios qui

par la suite ont obtenu le bienveillant accueil du public français.

« — Je me souviens d'une *Danseuse de Pompeï* qui fut et doit être encore un pur petit chef-d'œuvre.

« — Les principales scènes furent tournées parmi les ruines, et dans les environs de la ville exhumée,

« C'est à Rome que je connus Mme Germaine Albert Dulac, par la suite, elle est

devenu le metteur en scène de talent dont les œuvres ont consacré la réputation.

« — Et vous avez tourné *Venus Victrix*.

« — Que l'on baptisa *Dans l'Ouragan de la Vie*, de peur que le public ne soit pas effrayé par un titre latin.

« Ce scénario était l'œuvre de Mme Irène Hillel-Erlanger, une femme de lettres des plus intelligente, des plus charmante et qui a laissé des livres d'une sentimentalité délicieusement exquise.

« — N'avez-vous pas eu un moment le désir d'éditer des films ?

« — En effet, j'avais créé la marque S. N., mais je n'ai tourné qu'un seul film où je m'étais donné la joie de me présenter sous un jour sportif que l'on ne me connaît pas.

Ce film a été acheté par les établissements Aubert. On le verra probablement après *L'Atlantide*. A part Vannel, bon et robuste comédien, j'ai tourné ce drame provençal avec des gens du pays. Certaines scènes des plus pittoresques, la « Ferrade des Tauraux » par exemple, ont été filmées grâce à l'obligeance d'un gentilhomme des plus courtois, le marquis de Baroncelli, qui est un remarquable poète provençal dont les œuvres ont été couronnées par l'Académie Française. En souvenir de la prise de vues de ce film dont je ne puis encore vous dire le titre avant qu'il ne soit sorti dans

les programmes Aubert, le marquis de Baroncelli m'a fait l'amitié de m'offrir ses poèmes dont je me plais à relire le soir les strophes empreintes d'un si beau lyrisme.

« — Mais c'est du Provençal !..

« — Et puis après !... ne savez-vous pas que ce que Stacia veut faire elle le fait ! J'ai voulu lire du Provençal... »

« — Et vous l'avez lu, comme le jour où vous avez voulu jouer la comédie en Italien, vous l'aviez jouée, et avec quel succès !..

« — Y étiez-vous ?

« — Hélas non !..

mais toute la presse a été unanime à dire que la comédienne égalait la danseuse. Puis-je vous demander des photos pour *Cinémagazine* ?..

« — Votre charmante revue peut disposer de toutes celles que je possède, mais je n'en suis pas très riche, ayant prêté toutes celles que j'avais de disponibles pour l'illustration des notices. »

Esclave fidèle, le jeune Africain qui sert Napierkowska est venu plusieurs fois annoncer des visites, et je prends congé d'Antinéa.

Que va faire Mlle Napierkowska ?

Avant de partir en tournée pour l'Algérie et... plus loin encore peut-être, elle

veut prendre quelques semaines de vacances bien méritées, car depuis près de deux ans, elle n'a pas cessé de travailler.

Tout Paris va vouloir aller l'applaudir d'abord au Gaumont-Palace où *L'Atlantide* passera en première semaine, puis, indépendamment des autres et nombreuses salles de Paris, à Madeleine-Cinéma où l'œuvre cinématographique de M. Feyder restera au programme aussi longtemps que le public viendra l'applaudir.

V. GUILLAUME DANVERS.



ANTINÉA

CHARLOT AU TROCADÉRO

L'idée de "CINÉMAZINE", reprise par le Comité américain pour les régions dévastées, a donné d'excellents résultats.

Nos lecteurs se réjouiront avec nous des résultats pratiques obtenus par le Comité américain qui reprit à son compte l'idée émise par Lucien Doublon au nom de *Cinémazine*.

Cette idée — qu'on nous permette de le révéler — fut soumise pour la première fois, par nos soins, à Charlie Chaplin, à bord même du bateau qui l'amenait en Europe. Le "Journal" ayant bien voulu s'associer à notre entreprise philanthropique, son correspondant à Londres, M. Jacques Marsillac, obtenait ensuite, au Carlton-Hôtel, la confirmation de l'acceptation de Chaplin. Ici, à Paris, au Claridge, nouvel accord par l'intermédiaire de notre ami Cami.

Notre but était atteint.

Aussi n'hésitâmes-nous pas à nous effacer avec notre grand confrère, quand Mme Dike intervint auprès de Charlot, pour qu'il paraisse en personne à la Fête qui serait organisée au Trocadéro, par les soins du Comité américain au profit des régions dévastées, dont elle est l'active présidente.

Sans doute eussions-nous préféré voir la Presse cinématographique collaborer avec nous à l'organisation de cette fête, à laquelle nous avions pensé associer aussi toutes les grandes vedettes de l'écran français. On eût évité ainsi à Mlle Sorel l'un des plus pénibles insuccès de sa carrière.

Des protestations s'élevèrent, en effet, quand on annonça que cette artiste accompagnerait Chaplin dans la salle. Le public — passionné de cinéma — eût applaudi, au contraire, au nom d'Huguette Duflos, par exemple, qui fait, elle aussi, partie de la Comédie-Française et qui, de plus, est une des gloires de l'Écran.

Il y a de ces nuances légères auxquelles la foule est attentive.

Nous avons en France des artistes qui peuvent, sans être diminués, être mis en parallèle avec Charlie Chaplin, Douglas Fairbanks et Marie Pickford. En outre de Huguette Duflos, déjà nommée, Mmes Andrée Brabant, Emmy Linn, Gina Relly, Jeanne Desclos, Eve Francis. MM. Signoret, Henri Krauss, Mathot, R. Joubé, André Nox, Jean Toulout, etc., se seraient fait une joie de prêter leur concours à leur glorieux confrère d'outre-atlantique. Il est infiniment regrettable que M. Gémier, organisateur — paraît-il — de la soirée, n'ait

pas songé à eux. Le monde cinématographique parisien en a été douloureusement étonné. Mais nous aurions mauvaise grâce à insister devant l'éloquence des chiffres: la recette s'est élevée à 150.000 francs environ.

Il a suffi du nom de Charlot sur l'affiche pour emplir l'immense salle du Trocadéro;



CHARLOT et JACK COOGAN dans "Le Gosse"

il a suffi au grand artiste de paraître quelques minutes sur la scène avant la projection du "Gosse", pour que le public l'acclame, et quand, à la fin de la séance, il a prononcé, de sa loge, quelques paroles de remerciement, l'assistance lui a témoigné qu'elle était aussi sensible à son geste de pitié fraternelle, qu'à son art si profondément humain.

JEAN PASCAL

LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre

d'Alexandre DUMAS (père) et Auguste MAQUET

Adaptation et mise en scène de M. H. DIAMANT-BERGER

PATHÉ-CONSORTIUM, Éditeur

CHAPITRE PREMIER

L'Auberge de Meung



LE JEUNE D'ARTAGNAN BRAVANT ROCHEFORT A L'AUBERGE DE MEUNG

Un jour, avide d'aventures et de gloire, le jeune Charles d'Artagnan décide de partir tenter fortune à Paris, monté sur un vieux cheval jaune, et riche de 15 écus. Tout son espoir est dans l'épée qu'il a reçue de son père et dans la lettre de recommandation que ce dernier lui a donnée pour M. de Tréville, capitaine aux mousquetaires du Roy.

A Meung, sur le seuil d'une auberge, un gentilhomme a l'audace de rire de son cheval :

— Ce cheval a dû être, dans sa jeunesse, bouton d'or, dit l'inconnu, en s'adressant à ses auditeurs et sans remarquer d'Artagnan qui, au comble de la fureur, s'était dressé menaçant entre lui et eux.

« Je ne croyais pas que cette couleur, si banale chez les plantes, fut aussi l'apanage des chevaux! ajoute-t-il.

— Si vous riez de ma monture, répliqua d'Artagnan, vous ne vous moquerez pas impunément de son maître!

L'épée haute, le jeune homme se jette sur lui, mais il se heurte à ses valets qui le rouent de coups de bâtons.

Or, ce gentilhomme n'était autre que Rochefort, émissaire de Son Eminence le Cardinal Duc de Richelieu, premier ministre de France.

Rochefort attendait là le passage du Duc de Buckingham, premier ministre d'Angleterre, venu secrètement en France pour revoir



MILADY SORTANT DE SON CARROSSE

la Reine Anne d'Autriche dont il est amoureux. Et, tandis que l'émissaire du Cardinal s'entretient avec Milady, une autre créature du ministre, d'Artagnan a surpris leur mystérieuse conversation.

Il aperçoit soudain son adversaire causant tranquillement devant un riche carrosse. Son interlocutrice, la tête encadrée dans la portière, est jeune et belle et cela le frappe d'autant plus, qu'il n'avait jamais vu dans son pays une aussi jolie personne blonde, aux yeux si bleus et aux mains si fines d'albâtre.

— Alors, disait-elle, son Eminence m'a donné des instructions ?

— Oui, disait Rochefort, vous devez repartir sur l'heure en Angleterre. Lorsque vous serez arrivée, vous nous préviendrez des intentions du Duc. Avisez-nous immédiatement s'il quitte Londres. Vous trouverez dans ce coffret toutes les indications nécessaires.

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— Edgar Selden, qui était intéressé dans diverses compagnies tour à tour jusqu'ici, vient d'annoncer la formation de sa propre compagnie, « Premium Pictures ». Les studios seront installés dans l'Est, contrairement à ceux de la plupart des autres maisons.

— Au rang des directeurs qui promettent, l'on peut ranger Tom Forman, qui n'était encore qu'acteur en 1920, si l'on en croit l'Annuaire du Cinéma-

— Très bien, dit la dame blonde en souriant, alors vous retournez à Paris ?

Mais la vue de d'Artagnan qui écoutait la conversation oblige Rochefort à quitter Milady qui s'éloigne emportée par le trop rapide des lourds chevaux du carrosse et Rochefort, craignant pour sa mission, part au galop vers Paris, non sans avoir été vivement invectivé par le jeune Gascon.

La bagarre inopinée, dont d'Artagnan fut la victime, a permis à Buckingham d'échapper à l'embuscade qui lui était tendue et de gagner Paris sans encombre.

Vite remis des coups reçus, d'Artagnan part pour Paris, après avoir constaté la disparition de sa lettre de recommandation adressée à M. de Tréville, lettre qui lui a été volée par les hommes aux gages du Comte de Rochefort.

(A suivre.)

tographe. Il vient de donner *Cappy Ricks*, présenté en ce moment au Rialto. Il est vrai que le succès évident de ce film peut être attribué en partie à celui qui joue le rôle principal, Thomas Meighan.

— Une série de films tirés de la Bible est en train de se monter. Les scénarios ont été préparés par John Hubbard. Il en sera fait une large distribution dans les églises, les Associations religieuses, les cours d'enseignement religieux. Ici se pose la question si souvent débattue des films éducateurs.

DOMINIQUE AUDOLLENT.

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

:: Les récents succès ::
:: de PARAMOUNT ::

SA DERNIÈRE MISSION (film Paramount, interprété par W. S. Hart qui en a écrit et découpé le scénario. Lambert Hillyer en a dirigé l'exécution).

Ce film contient des scènes des plus étonnantes, parmi lesquel les nous avons remarqué



WILLIAM HART et EVA NOVAH dans "Sa dernière Mission"

la poursuite d'un meurtrier à travers les sites sauvages de cette contrée. Infatigable limier, Hart poursuit sa proie jusque dans son repaire et il se joint aux bandits qui protègent le coupable pour mieux l'approcher. Par un étrange caprice du sort, il aime la sœur de l'homme qu'il traque.

Un sujet de ce genre doit intéresser au plus haut point le public qui aime les actes d'héroïsme et les aventures romanesques ayant pour cadre ces contrées sauvages. Ajoutez à cela l'unique attraction fournie par les « Rodeo » assemblée de cavaliers qui domptent les chevaux sauvages et accomplissent des exploits équestres inimaginables, et vous aurez un ensemble inégalable.

Eva Novah, la jolie artiste qui joua souvent aux côtés de W. S. Hart, interprète le principal rôle féminin de *Sa dernière Mission*.

Dans ce film, les décors naturels les plus merveilleux ont été utilisés et l'opérateur Joé August a montré tout ce qu'on pouvait tirer d'un appareil de prise de vues manié avec virtuosité.

Les hauteurs rocaillieuses où se cachent les bandits sont pittoresques au plus haut point, et

la course fantastique de W. Hart à travers les sentiers glissants de la montagne est un épisode passionnant de ce merveilleux film.

C'est par de tels efforts réalistes que Wm. S. Hart rend ses films si intéressants.

La jeunesse et la gaieté sont les notes dominantes de la production de Thomas H. Ince. Dans *Teddy Médecin*, interprété par Douglas Mac Lean et Doris May, il s'agit d'un jeune et insouciant médecin qui rencontre une jeune fille et en tombe amoureux. Afin de soutirer de l'argent d'un de ses oncles, il lui envoie une fausse lettre de mariage. L'oncle annonce son arrivée, car il désire connaître le plus tôt possible la jeune mariée et emmener les deux jeunes gens passer leur lune de miel à Honolulu. Le hasard met encore une fois la jeune fille sur le chemin du jeune médecin qui la persuade d'accepter de passer pour sa femme. Elle y consent, prend son rôle au sérieux et s'éprend réellement de son prétendu mari.

Nous ne doutons pas que la série des « Teddy » ne soit très favorablement accueillie par le public parisien qui, certainement, applaudira ces jeunes et charmants artistes.

WILLIAM BARRISCALE.

:- Chez ERKA :-

La toute récente maison des films Erka (Goldwyn) a présenté à l'Artistic de la rue de Douai deux nouveaux films auxquels le public fera, c'est certain, comme à leurs devanciers, un fort joli succès.

Une comédie en deux parties.

UN BÉBÉ S'IL VOUS PLAÎT met en scène deux personnages, le mari et la femme ; deux êtres jeunes et vigoureux qui se désolent de ne pas avoir d'enfants, aussi, chaque fois que l'occasion s'en présente, le mari se plaît-il à donner à sa jeune femme le spectacle heureux qu'offrirait leur intérieur si baby était là ! Tantôt, c'est l'enfant d'une amie de la famille avec lequel on joue, un autre jour, c'est avec un gosse découvert à la porte de l'habitation. Tout cela n'est rien et tout cela est exquis..... Que de troupilles heureuses, en effet, et quelle merveille de découpage !

Finalement, le ménage n'hésite pas à adopter deux poupons et la joie règne en maître au foyer.

On a ri, on a ri franchement, sainement, pendant une demi-heure.

Allez voir *Un bébé s'il vous plaît* c'est délicieux.

L'autre film présenté par les films Erka, est un drame de mœurs asiatiques interprété par Frank Glandon :

LA MAISON DES SUPPLICES, un drame L effectivement, et saisissant, qui vous fait pénétrer, comme le dit très justement la notice, dans la vie chinoise majestueuse et cachée où la sordide pauvreté coudoie le luxe le plus étrange et le plus somptueux.

La Maison des supplices, c'est la demeure du cruel Ling Jo, chinois fanatique qui, pour se venger de ses ennemis ou de ceux qu'il condamne, pour s'amuser leur fait subir la torture du « plafond qui descend ».

Je ne veux pas ici raconter l'intrigue qui est pleine d'imprévu afin de ne pas déflorer un film qui mérite d'être contemplé à loisir.

Frank Glandon est un artiste consciencieux, sa partenaire, dont j'ignore le nom, s'est révélée à mes yeux comédienne experte et femme absolument charmante.

DUDULE A DADA ! (*Comique.*) — J'avais déjà signalé ce nouveau comique américain « Dudule » comme étant susceptible de se faire rapidement une place importante parmi les comiques de cinéma.

Son premier film, *Dudule apprenti guerrier* avait déchaîné le rire, celui-ci l'a forcé, on rit malgré soi, parce que les situations sont d'un comique réel et tout emplies de trouvailles heureuses.

Ne cherchez pas le scénario qui n'existe pas, mais allez voir « Dudule » et son « Dada »...

DEL'AMOUR A LA MORT (*Edition Harry, comédie dramatique 1.600 mètres.*) — Ce film, tiré du roman de Gustave Meyrinks est ce que l'on peut appeler dans toute l'acception du mot un vrai film. La mise en scène de cette histoire orientale est splendide et a été réalisée avec un luxe inouï. Les interprètes sont admirables et traduisent à merveille la pensée de l'auteur qui est censé les faire vivre dans un pays idéal, à l'atmosphère passionnante, rapide, chaude et vraiment pittoresque. La photo est impeccable et voilà un film qu'il faut voir et revoir, car il en mérite la peine. C'est si rare de voir cela, qu'il convient de le souligner tout particulièrement.

LA MANIÈRE (*Comédie avec Constance Talmadge.*) — Géraldine qui est fiancée apprend bientôt que son futur époux n'est qu'un débauché, sans plus s'en soucier, elle se met en quête d'un remplaçant et le trouve dans la personne de Jack qui est tout l'opposé du premier. Il est même si parfait, que Géraldine veut le forger à sa manière et, par sa grâce, son espionnerie et aussi sa « manière » elle y arrive rapidement.

C'est frais, gentil et pas ennuyeux. Il y a des scènes comiques qui font rire et ceci n'est pas pour nous déplaire. Quant à Constance Talmadge, on connaît son délicieux talent, sa jeunesse et l'étonnante expression de ses yeux rieurs.

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE (*Vieille histoire californienne, mise à l'écran par Griffith.*)

— Nous sommes en Californie, à l'époque des chercheurs d'or. On devine l'évocation saisissante qu'a pu en faire l'admirable Griffith, des mœurs et coutumes de ce pays étrange, devenu depuis le pays de l'or. Trois rôles : une ingénue (Carol Dempster), un brigand (Richard Barthelmess) et, au second plan, une jeune fille dont la notice ne daigne point nous révéler l'identité et qui pourtant est supérieure à la protagoniste et pour plusieurs raisons, car non seulement elle est jolie, mais encore comique, très comique même et particulièrement adroite.

Richard Barthelmess, tout le monde se souvient de l'avoir applaudi dans le rôle du Chinois du *Lys Brisé*. Quant à Carol Dempster, c'est une ingénue parfaite, mais que l'on ne peut guère juger dans ce rôle. De l'œuvre elle-même, on peut dire qu'elle est du bon Griffith. Mais le public ne se lassera-t-il pas de ces histoires qui ne sont vraiment pas de chez nous ?...

Lucien DOUBLON

LES ROMANS-CINÉMAS

LA MAIN INVISIBLE

10^e épisode : *La Fin du Démon*. — Anne Crawford plonge héroïquement et dégage le détective. Ils sont recueillis par des pêcheurs. Le « Maître » ne peut plus douter de la trahison de cette jeune fille et il lui prépare un supplice effroyable où elle aurait trouvé la mort si, avant de mourir, après un combat sans merci, le « Maître » n'avait révélé à Sharpe l'endroit où agonise la vaillante détective qui, à l'étonnement du policier, était du service secret.

Et, comme dans tout ciné-roman qui se respecte, John Sharpe et Anne Crawford se marieront et formeront le couple le plus parfait dont puisse s'honorer la police des États de l'Union.

NICK WINTER ET SES AVENTURES

10^e épisode : *A la Jean Bart*. — Nick Winter s'introduit dans la villa de Crowley et, grâce à un coup d'audace à « La Jean-Bart », il parvient à capturer le célèbre bandit et tous ses complices et à débrouiller l'écheveau touffu d'un drame de famille des plus compliqués.

Grâce à l'habile policier, William Styl et sa femme seront heureux.

CINÉMAGAZINE

en volumes trimestriels

Nous mettons en vente la collection complète de « Cinémagazine » en volumes reliés (pleine toile rouge, impression bleue et blanche), qui sont dignes d'orner toutes les bibliothèques.

Chacun de ces volumes contient un trimestre entier de « Cinémagazine ». soit 13 numéros.
Prix, franco, par volume 15 fr.

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Roman-Cinéma d'Aventures Policières en 8 Épisodes

PAR ANDRÉ BENCEY. — FILM ET CLICHÉS PATHÉ



— Je vous disais qu'avec Baluchet nous n'avions rien à craindre.

HUITIÈME EPISODE

BALUCHET TRIOMPHE

Depuis une heure, en son cabinet, M. Barrère, juge d'instruction, déployait toute sa finesse de magistrat subtil, sans parvenir à tirer de Jacques Leroy les aveux qu'il attendait de lui.

L'accusé, pâle, mais la voix assurée et l'œil calme, tenait tête à l'accusateur, s'évertuant à démolir par une argumentation serrée, les charges échafaudées contre lui :

— J'affirme que je suis innocent ! s'écriait-il, pour la vingtième fois.

— Expliquez-nous alors la présence, dans votre valise et dans le filet du wagon, à votre place, des objets qui vous condamnent ?

— J'ai dit ce que j'avais à dire là-dessus. A vous, Monsieur, de me donner la solution de ce problème incompréhensible...

M. Barrère réprima, avec peine, un mouvement d'humeur et, prenant en main le havane qui figurait parmi les pièces à conviction :

— Et les cigares, dont voici l'échantillon, dit-il. Persistez-vous à nier l'évidence?... Soutiendrez-vous que ce n'est pas vous qui les avez trempés dans un narcotique ?

Jacques, un sourire triste aux lèvres, ne daigna point répondre ; il planta son regard droit dans celui du juge, qui poursuivait :

— Avouez donc : d'abord, que ces cigares, préparés par vous, avant votre départ de Bordeaux, servirent à engourdir vos compagnons — y compris votre victime ; ensuite, que vous avez chloroformé Messieurs de Laulnay et Nadeau, afin de pouvoir exécuter en toute sécurité votre abominable dessein ; enfin, que, re-

venu dans votre compartiment, vous vous êtes narcotisé vous-même, pour donner le change...

— Pour quelle raison, si je cherchais à donner le change, aurais-je glissé la fiole vide dans ma valise, plutôt que de la remettre dans la trousse de M. Muzillac, ou de la jeter par la portière?

— Geste irraisonné d'un criminel troublé!... déclara péremptoirement le juge, frappant du plat de la main sur sa table. Les exemples de bévues semblables ne manquent pas... elles sont même fréquentes! Ce sont elles qui, les trois quarts du temps nous livrent les coupables...

— Et, selon vous, Monsieur, pourquoi aurais-je tué?... Car, enfin, on ne commet pas un acte comme celui-là sans motif!

— Pourquoi?... Parce que M. Muzillac s'opposait à la réalisation de vos rêves ambitieux : épouser sa belle-fille, Suzanne Del-pierre, et entrer, de ce fait, en possession des millions que cette héritière apportera dans sa corbeille de mariage... Parce que M. Muzillac avait, au cours d'une discussion qu'il eut, à Bordeaux, avec l'un des vôtres, prononcé cette phrase qui était sa condamnation à mort : « Moi vivant, Suzanne n'épousera pas d'autre homme que celui qu'elle s'est choisi : le comte de Laulnay! »... Tout se sait, Leroy!

Qu'on l'accusât, lui, des pires forfaits, Jacques, à présent y était résigné. Il attendait, en confiance, que la lumière se fit, grâce à Baluchet. Mais, qu'on se servît contre lui d'une trahison supposée de Suzanne — car celle qu'il aimait ne pouvait être parjure, — cela était au-dessus de ses forces! A cette nouvelle attaque de M. Barrère, il se cabra, prêt à la riposte... L'huissier, qui apportait au juge une carte de visite, fit diversion à ce mouvement de révolte :

— C'est bien!... Je recevrai cette personne... fit le magistrat, après un coup d'œil sur le carré de bristol... Leroy, ajouta-t-il, nous allons, pour aujourd'hui, suspendre votre interrogatoire et vous faire réintégrer votre cellule... La solitude vous sera salutaire. D'ici demain, vous aurez le temps de réfléchir, et, sans doute, reviendrez-vous disposé à la franchise... N'oubliez pas que seuls des aveux sincères pourraient vous concilier l'indulgence du Jury...

Jacques eut une moue de pitié; il écouta distraitement le greffier donner lecture de ses réponses, qu'il signa, puis, docile, il se laissa emmener par son garde.

A peine franchissait-il le seuil du cabinet que Suzanne, toute vêtue de noir, se dressa devant lui. C'était elle qui, tout à l'heure, s'était fait annoncer à M. Barrère. De voir Jacques, menottes aux mains, traité ainsi qu'un malfaiteur, la jeune fille rougit d'indignation :

— Quelle infamie! s'écria-t-elle... Du courage, Jacques, nous ne vous abandonnerons pas...

— Merci! répondit-il.

Mais le garde républicain intervint, toute communication avec son prisonnier étant inter-

dite. L'huissier, de son côté, s'avança vers la jeune fille :

— Mademoiselle, dit-il sèchement, M. le juge vous attend!

Suzanne regarda Jacques s'éloigner, puis, le cœur serré, elle pénétra dans le cabinet de M. Barrère.

— Asseyez-vous, Mademoiselle, fit celui-ci, empressé, et veuillez m'exposer le but de votre visite.

— Je suis venue, Monsieur, dit-elle avec fermeté, pour défendre celui qu'on accuse. Il est impossible qu'il soit coupable!... Il est, pour cela, trop droit... trop bon aussi...

Le magistrat prit une mine un peu suffoquée. Eh! quoi, c'était pour lui faire entendre le panegyrique de l'accusé qu'on le dérangeait? Il fut sur le point de congédier purement et simplement la jeune fille. Cependant, désireux de savoir à quel sentiment elle obéissait, il répliqua :

— Malheureusement pour celui que vous défendez, Mademoiselle, nous avons les preuves de sa culpabilité... Tout dénonce Leroy, ou plutôt Maury — puisque Leroy n'est qu'un nom d'emprunt — comme le meurtrier de votre beau-père... Lui seul, d'ailleurs, n'avait-il pas intérêt à la disparition de M. Muzillac?...

— Oh! Monsieur, souffrez que je vous arrête! s'écria Suzanne, se dressant... Il n'est qu'un homme au monde que la présence de M. Muzillac gênait... Et c'est le comte de Laulnay...

Elle a jeté, dans un moment d'emportement, cette accusation à laquelle sa logique s'est ralliée. Et, maintenant, anéantie à la pensée d'avoir à révéler la honte maternelle, mais pourtant résolue à tout plutôt que de laisser plus longtemps se poursuivre l'iniquité qui frappe Jacques, elle baisse la tête. Elle attend que M. Barrère l'interroge, exige des explications sur sa version du crime.

Mais le juge ne se hâte point. L'ironie aux lèvres, il considère cette belle jeune fille avec quelque pitié, car, brusquement, il vient de découvrir la raison de la haine qui semble animer Suzanne contre Laulnay. Et, déjà, il combine tout un petit roman dans son esprit... Amour contrarié! songe-t-il. Evidemment, elle aime ce Leroy... Ce n'est pas elle qui a choisi Laulnay comme fiancé, c'est le banquier qui lui imposait une union à laquelle maintenant elle cherche à se soustraire... Aussi, le magistrat ne discutera même pas ce parti pris.

— Merci de vos déclarations, Mademoiselle! dit-il en s'inclinant. Mais, excusez-moi de ne pouvoir vous consacrer de plus longs instants, mon temps est précieux... j'ai nombre de personnes à entendre encore.

Et, se levant, il reconduisit Suzanne, ou plutôt il l'éconduisit avec cette exquise politesse dont il était coutumier. Mais, la visiteuse sortie, il ne put se retenir de prendre à témoin son greffier, qui avait suivi le colloque d'une oreille curieuse :

— Eh! bien, qu'en dites-vous, Lantillois?... Hein! ces gamines, si on les écoutait au lieu d'écouter sa raison... Quelles gaffes elles vous feraient commettre!

— Monsieur le juge est bien trop fin pour se laisser prendre à de pareilles démarches, ricana le greffier, d'un petit air entendu.

De si bas que vienne la flatterie, l'encens qui fume sent toujours bon. Le magistrat huma l'appréciation de son subordonné. Puis, après s'être penché sur son épaule pour relire les déclarations de Leroy, il s'assit à son bureau et se plongea, le regard fixe, dans une méditation profonde...

— M. Baluchet demande à être reçu d'urgence par Monsieur le juge! fit l'huissier, rompant, par une brusque apparition, le silence qui régnait dans le cabinet du magistrat et que troublait, seule, la plume du greffier grinçant sur le papier.

— Qu'il entre! dit M. Barrère avec un léger froncement des sourcils.

Le juge, bien qu'il tint le détective en haute estime pour ses talents policiers, flairait, dans sa visite en ce moment, quelque intrusion dans l'instruction en cours. Or, cette instruction, si calme, si simple, marchait toute seule. Quel besoin de la compliquer à plaisir? Et de quoi se mêlait Baluchet de venir embrouiller cette affaire du train 24, claire comme de l'eau de roche?... Le magistrat se livrait à ces réflexions désenchantées lorsque le détective entra, porteur d'un paquet soigneusement enveloppé, et accompagné de deux personnes qu'il présenta en ces termes :

— Mme veuve André Muzillac... M. Renaud de Tramont, membre de l'Institut...

M. Barrère, d'abord un peu interloqué du sans-gêne de cette présentation, offrit des sièges d'un geste contraint, puis :

— Qu'y a-t-il pour votre service? dit-il d'une voix blanche. Je vous écoute, Baluchet!...

— Mme Muzillac, expliqua celui-ci sans s'émouvoir, vient, sur mon conseil, de déposer au parquet une plainte, pour vol et assassinat, contre les nommés Georges Nadeau, homme de confiance de feu son mari, et Marcel de Laulnay, fondé de pouvoir de la Banque du Parana.

Il s'inclina vers la mère de Suzanne, semblant quêter son approbation.

— C'est exact! confirma Mme Muzillac.

Baluchet reprit, s'adressant à M. Barrère :

— M. de Tramont vient également, toujours sur mon conseil, de déposer une plainte, pour tentative de vol avec effraction et attaque nocturne, contre les mêmes Nadeau et Laulnay...

— Parfaitement! appuya l'artiste.

Dissimulant de son mieux son étonnement, le juge, à la fois grave et sceptique, examinait tour à tour ses visiteurs, se demandant lequel était le plus fou des trois, cherchant à surpren-



— Vous avez chloroformé MM. de Laulnay et Nadeau.

dre dans leurs regards la trace d'un dérangement cérébral. Cependant, il ne pouvait s'em-



Suzanne, toute vêtue de noir, se dressa devant lui.

pêcher de faire, malgré lui, un rapprochement entre ces accusations précises et celle, non moins formelle, dressée quelques minutes plus tôt,



— Oh! Monsieur, souffrez que je vous arrête...

contre le comte de Laulnay, par Suzanne Del-pierre.

— Soit! fit-il enfin en se carrant dans son fauteuil. Vous avez déposé deux plaintes... Mais, sur quoi les basez-vous, ces plaintes?

— Sur quoi?... Je vais vous le dire, si vous le permettez, reprit Baluchet, qui, décidément, était le porte-parole du trio.

Il posa son paquet sur une chaise, et, tirant de sa poche l'agenda du banquier, il indiqua la page où Muzillac avait noté l'achat d'un revolver.

— Avant de venir ici, ajouta-t-il, je suis passé chez l'armurier Mahé, et j'y ai relevé le numéro du revolver vendu : c'est le numéro 16.683... Voulez-vous, je vous prie, Monsieur le juge, constater qu'il est bien celui de l'arme du crime?

— Parfaitement! fit M. Barrère, après examen du dossier. Mais, en quoi y a-t-il là matière à innocenter Jacques Leroy?... car, si vous accusez d'une part, c'est pour innocenter de l'autre!...

— J'y viens! annonça Baluchet, montrant du doigt le passage du carnet où il était écrit : « Remis à Nadeau mon revolver et le reliquat de la caisse de la succursale de Bordeaux, ci... 475.000 francs. »

— Or, continua le détective, Nadeau n'a remis à Mme Muzillac que 75.000 francs; et le comte de Laulnay a perdu sous mes yeux, hier soir, dans un tripot de la rue Duperré, sa part du vol, soit la somme rondelette de 200.000 francs, alors que, la veille — je me suis informé — il était à peu près sans le sou... Quant à la part qu'a dû se réserver Nadeau, nous y reviendrons...

Baluchet exposa ensuite le résultat de ses investigations dans le wagon du train 24. Déballant son paquet, il en sortit le veston à la poche trouée, acheté à Nadeau par Berney, le faux marchand d'habits, et montra que le petit fragment d'étoffe ramassé sur le théâtre du crime était du même drap que le veston et correspondait exactement au trou de la poche. Ce fut ensuite le mouchoir ensanglanté, recueilli par Cauchard, à deux kilomètres de la station des Ormes : mouchoir marqué d'un N.

— Maintenant, Monsieur le juge veut-il me dire s'il a vu, dans sa carrière, beaucoup de nœuds faits de cette manière? continua le détective, en plaçant sous les yeux de M. Barrère le cordon de tirage dont avait été ligoté Firmin... Ce nœud est celui que les indigènes du Maroni pratiquent et enseignent à nos forçats de la Guyane... L'homme qui a tortillé ainsi cette cordelette est sûrement un « cheval de retour », un échappé de Cayenne... C'est en cambriolant dernièrement, la nuit, l'atelier de M. Renaud de Tramont, boulevard de Clichy, que l'ex-bagnard en question y a laissé sa marque de fabrique, en ligotant un vieux domestique qui s'était éveillé au bruit... Eh! bien, Monsieur le juge, ce nœud n'est point unique

à Paris, car voici ses frères. Celui-ci ficelait le ballot contenant le veston que je vous ai montré tout à l'heure, veston qui fut acheté au criminel du train par un de mes hommes travesti en marchand d'habits; c'est le meurtrier lui-même qui empaqueta le vêtement; celui-là ferme, comme vous voyez, ce paquet saisi par moi, de force, entre les mains du cambrioleur de M. de Tramont.

— Et le contenu de ce paquet si bien attaché, le connaissez-vous, Baluchet? fit M. Barrère, dont le scepticisme commençait à mollir, à mesure qu'il voyait poindre à l'horizon le spectre de l'erreur judiciaire.

Pour toute réponse, le détective trancha la ficelle, et, du journal qui servait d'enveloppe, sortit deux cents billets de mille francs, épinglés par liasses de dix.

— Je me doutais que nous ne tarderions pas à les découvrir! dit Baluchet, joyeux... Mais je ne les croyais pas si près. Cette somme, jointe aux 200.000 francs perdus, hier, au cercle, par Laulnay, complète les 400.000 francs volés à Mme Muzillac.

Chose curieuse, à mesure que le détective manifestait sa joie, M. Barrère donnait les signes évidents d'un profond dépit. C'est, qu'après le bruit mené, depuis deux jours, autour du meurtre du banquier et de l'arrestation de Jacques Leroy, le non-lieu qu'il allait falloir signer en faveur de ce dernier ne manquerait pas de faire scandale au Palais, où les confrères, à l'affût de toute occasion de dénigrement, ne se priveraient point de faire des gorges-chaudes aux dépens du magistrat.

— C'est bien! conclut-il un peu nerveusement. Je vais les convoquer tous deux...

— Ni l'un ni l'autre ne répondront à votre appel, Monsieur le juge. Soyez donc assez bon pour vouloir bien me confier pour M. Portal deux mandats d'amener: l'un au nom du comte de Laulnay, l'autre à celui de Georges Servin dit Nadeau, forçat évadé, dont voici la « signature ».

A l'appui de son dire, Baluchet plaça sur le bureau du magistrat une épreuve photographique des empreintes relevées par lui, sur le coffre-fort de Tramont, ainsi que sur l'assiette brisée à la soirée Muzillac, et, d'autre part, la reproduction de la fiche de Georges Servin, établie jadis par les soins du service anthropométrique. La comparaison était concluante.

Malgré les désagréments personnels qu'il pressentait, M. Barrère ne put cacher son admiration. Il vint au détective, lui prit la main, le félicita. Il fit remplir ensuite, par son greffier, deux formules qu'il signa, et les tendit à Baluchet en le priant de les remettre au chef de la Sûreté.

— Dans un quart d'heure, rue Ballu!... Je vous promets du nouveau! cria, à Tramont, le policier qui s'éclipsa, ravi...

Peu après, Mme Muzillac et le peintre quittaient à leur tour M. Barrère, emportant sa

promesse de la mise en liberté provisoire de Jacques Leroy...

Rue Ballu, Cauchard et Berney montaient une garde sévère, quand des autos rapides déposèrent successivement à la porte de la maison habitée par Nadeau : Baluchet, le chapeau en bataille, M. Portal, qui tirait sa barbe en éventail, Jodru, la mine longue, et quelques inspecteurs de police. Renaud de Tramont était arrivé de son côté, trop heureux du succès de son ami le détective pour manquer à la petite fête qui se préparait...

Mais, d'une des fenêtres de son logement, Nadeau a surpris l'arrivée des policiers. Eh! quoi! Eux, déjà!... Que faire? Comment échapper?... Baluchet possède la clé de son gîte, et, dans l'escalier, des pas se rapprochent... « Au nom de la Loi! » crie une voix impérieuse, tandis qu'un poing rude heurte le panneau. Affolé, Nadeau se réfugie dans la pièce du fond, s'y barricade... Il entend le bruit de la clé dans la serrure : on entre!... Il court à la fenêtre qui donne sur la cour, interroge l'espace avec des yeux de bête traquée... Un saut de quelques mètres, et c'est le toit d'une maison voisine, par lequel il peut encore avoir chance de fuir... Comment n'y a-t-il point songé plus tôt?... Il ouvre la fenêtre sans bruit, pour ne pas donner l'éveil, enjambe la barre d'appui, s'élanche dans le vide, et, s'agrippant aux tuiles, cherche à gagner la faite derrière lequel c'est, peut-être, le salut...

Cependant, les policiers, Baluchet en tête, avaient fait irruption dans le logement. Personne dans la première chambre; le détective courut vers la porte de communication, l'enfonça d'un coup d'épaule, bousculant le meuble qui barrait l'accès de la pièce. La fenêtre, restée ouverte, indiquait le chemin pris par le bandit; Baluchet n'hésita pas, et, se souvenant du temps où il était moniteur à l'école de Joinville, il sauta sur le toit, au moment où le fuyard en atteignait la crête...

Nadeau, apercevant son ennemi sur ses traces, poussa un juron terrible et, dans un geste de fureur, il arracha une tuile, qu'à toute volée il envoya à la tête du poursuivant. Baluchet esquiva le coup. Mais, dans le mouvement violent fait pour lancer son projectile, Nadeau perdit l'équilibre, tomba à la renverse, roula sur la pente, s'accrocha une seconde à la gouttière, qui céda sous le poids, et, finalement, il vint s'écraser dans la rue, presque aux pieds de Tramont et de Cauchard, qui attendaient, impatients, le retour des policiers...

L'artiste, ému malgré lui, se pencha sur l'homme qui gisait à terre, horrible à voir.

— Il n'est pas mort! cria-t-il aux inspecteurs accourus en hâte.

Mais, déjà, Baluchet descendait au pas de course, avant Jodru sur ses talons. On transporta le blessé, évanoui, dans la pharmacie la



Le petit fragment d'étoffe correspondait au trou de la poche...

plus proche, tandis qu'un agent courait à la recherche d'un médecin...

— Rien à faire, déclara ce praticien. La colonne vertébrale est brisée... c'est l'affaire de



Il entend le bruit de la clé dans la serrure.

quelques minutes... Soulevez-lui légèrement la tête...

Nadeau, cependant, ouvrit les yeux. Avait-il entendu l'arrêt de mort que venait de rendre le médecin? Se rendait-il compte de son état? Il



— Avouez votre crime par écrit!

regarda sans haine ceux qui l'entouraient : Baluchet, Tramont, Cauchard, grimaça même un sourire à l'adresse de ce dernier, et ses lèvres, faiblement, s'agitèrent. Pour saisir ce qu'elles voulaient exprimer, le chiffonnier approcha son oreille du visage du moribond.

— « Soif ! » répéta Cauchard... Il demande à boire...

On administra un cordial au blessé qui fit effort pour prendre, dans sa poche, un papier qu'il sembla vouloir donner à Tramont.

— C'est bien pour M. de Tramont? demanda Baluchet.

D'un battement des paupières, Nadeau approuva. Le peintre, lui, n'avait pas eu le moindre doute : ce papier jauni, il l'eût reconnu entre mille. C'était l'aveu fatal, remis par lui à Muzillac.

— Comment cet écrit est-il entre vos mains? dit-il.

Nadeau poussa un gémissement arraché par la souffrance, réclama à nouveau du cordial; puis, d'une voix faible comme un souffle, il déclara :

— Je suis perdu... avant de partir, je dirai tout... Avec ce papier, dont je cherchais à m'emparer depuis longtemps, je voulais tirer de l'argent à Muzillac... En rangeant ses vêtements, à Bordeaux, je réussis à le lui dérober... Devinant que j'étais le voleur, Muzillac, pour le reprendre, imagina de nous endormir tous, en route, au moyen de cigares qu'il avait probablement trempés dans l'opium... Mais, quand il voulut exécuter son projet, moi je ne dormais pas, n'ayant pas fumé ce cigare offert dont l'odeur m'avait paru suspecte...

Un moment, l'agonisant parut près de rendre l'âme, sa respiration devenait sifflante et des hoquets soulevaient sa poitrine. Mais, concentrant ses forces dernières, au bout d'un instant, il reprit :

— Muzillac m'entraîna dans son compartiment : « Mon papier, canaille ! » dit-il. Il voulut me fouiller, je résistai. Furieux, il me prit à la gorge, serra... Je me défendais des poings, des griffes... Mais, j'étouffais... je pensai soudain au revolver qu'il m'avait confié en même temps que les 475.000 francs... La main dans ma poche, je tirai... à travers l'étoffe... Muzillac desserra son étreinte et tomba, mort ! Je restais hébété, saignant du nez, devant le cadavre... Cependant, le sang-froid me revint... Pour faire croire à un suicide, je glissai l'arme dans la main du banquier... Et j'allai au lavabo me nettoyer, jeter mon mouchoir ensanglanté... ensuite je regagnai ma place...

Une fois encore, Nadeau s'interrompit. Ses forces diminuaient à vue d'œil; pour le comprendre, il fallait cueillir les mots sur ses lèvres blêmes.

Aidé par Baluchet, il expliqua, par petites phrases hachées, entremêlées de râles, comment l'idée lui était venue d'arranger tout pour que la Justice pût, au besoin, trouver un coupable

aussitôt son entrée en jeu. Laulnay, réveillé et mis au fait de ce qui s'était passé, avait, avec lui, réglé tous les détails du scénario. De la trousse du banquier on avait tiré le flacon de chloroforme qu'on avait passé sous les narines de Jacques endormi; la fiole vidée avait été glissée dans la valise du jeune homme, un tampon de coton imbibé de la drogue, jeté sous la banquette; le cigare non fumé introduit dans son pardessus.

Sa confession terminée, Nadeau était sur le point d'expirer... Baluchet, en hâte, sortit un stylographe, qu'il mit dans les doigts du mourant; et, plaçant un bloc-notes sous la plume :

— Vous touchez au moment suprême, Nadeau, dit-il... Encore un bon mouvement... Avouez votre crime par écrit...

Nadeau, le regard à demi-voilé, fit signe qu'il avait compris ce qu'on réclamait de lui. D'une écriture aux jambages tremblés, il traça : « Leroy innocent... c'est moi qui ait tué Muzillac. Laulnay est mon complice... Servin, dit Nadeau. »

Epuisé par ce dernier effort, il laissa échapper le stylo, sa tête retomba. Ses membres se raidirent; un spasme, un hoquet, et tout fut fini. Le criminel avait payé son crime...

*

Une demi-heure après ces événements, les témoins de la mort tragique de Nadeau étaient réunis dans le cabinet de M. Barrère, où Baluchet relatait pour le juge et pour M. Galtier, procureur de la République, qu'on avait fait mander, les péripéties du drame qui venait de se dérouler rue Ballu, appuyait son récit des aveux écrits par le criminel repentant.

— De quelle nature était donc ce document, cause initiale de toute l'affaire? demanda M. Galtier.

Tous les yeux se tournèrent du côté de Tramont, qui eut un geste vers la poche intérieure où il avait serré le papier. Mais, se ravisant aussitôt :

— Ce qu'il révèle, dit-il, n'est pas mon secret... Excusez-moi d'être obligé d'attendre, pour vous en donner connaissance, que vous ayez terminé avec ces messieurs.

Les magistrats s'inclinèrent devant cette volonté, et M. Barrère, s'adressant à M. Portal, reprit :

— Et le complice... l'aventurier Laulnay?

— On s'occupe de lui, et je compte vous l'amener d'ici peu, Monsieur le juge! déclara le chef de la Sûreté. Mes hommes viennent de me faire savoir qu'il n'est point à son domicile, mais la maison est gardée, et Jodru, libéré du côté de Nadeau, va partir en chasse.

— Jodru! soupira M. Barrère, la voix lourde de reproches. Ah! oui, parlons-en de Jodru! Et, regardant sévèrement l'inspecteur : Avouez, dit-il, que ça n'est pas fort, mon garçon, ce que vous avez fait là! Sans votre insistance à charger Leroy, nous aurions attendu, nous nous serions entourés de rensei-

gnements, nous aurions évité une précipitation déplorable...

Heureux de se débarrasser sur un autre de la responsabilité encourue par lui-même, M. Barrère, sentant qu'il avait l'approbation du procureur, continua de morigéner l'inspecteur :

— Voyez Baluchet! reprit-il... Croyez-vous qu'il a mis longtemps, lui, à découvrir la vérité?... Ah! si tous étaient comme lui, la tâche des magistrats serait singulièrement facilitée... Vous ne feriez pas mal de lui demander quelques conseils, mon ami... En attendant, prenez cet ordre d'élargissement et allez me faire remettre immédiatement votre accusé en liberté... Vous ne risquerez rien de lui faire, en même temps, vos excuses.

L'agent, tête basse, honteux d'être ainsi réprimandé devant tous, rongea son frein, tandis que Baluchet, plus heureux de la leçon donnée à Jodru que de son propre succès, dissimulait mal sa satisfaction. Quant à Tramont, la pensée que Jacques allait bientôt voir lever son érou lui remplissait le cœur d'allégresse.

Jodru parti, tous les gens de police vidèrent le cabinet du juge, où Tramont resta seul avec les magistrats, pour leur communiquer le document Rémy. Quand il sortit à son tour, Baluchet, dans la galerie, l'attendait, et l'entraîna vers le Dépôt, pour être des premiers à serrer les mains de Leroy, enfin parvenu au terme de ses épreuves.

*

Depuis l'arrestation de Jacques, les époux Leroy, démoralisés, passaient leur temps à se lamenter. Le sculpteur avait abandonné glaive et ébauchoirs, affirmant à la bonne Clémence que ses yeux, plus las que de coutume, étaient seuls responsables de cet arrêt dans le travail.

Incapables de s'alimenter, tant ils avaient la gorge serrée par l'angoisse; n'osant se communiquer leurs impressions, tant ils redoutaient de laisser percer leur chagrin, chacun d'eux se contenait de son mieux, soucieux de ne point décourager l'autre. Clémence Leroy, pour le moment, s'absorbait en des travaux de couture, dont la régularité monotone laissait libre son esprit. A ses côtés, le statuaire lisait le journal, ou, du moins, cherchait à se figurer qu'il lisait. Leroy, probablement enrhumé, se mouchoait souvent et essayait à la dérobée les larmes qui dégoulaient dans les rides de ses joues. Clémence, les yeux embués, elle aussi, ne parvenait plus à enfiler son aiguille.

Pour passer furtivement son mouchoir sur ses paupières, elle détourna la tête et, stupéfaite, poussa un cri. A la porte du jardin se tenait Jacques, accompagné de Tramont.

— Mère, viens m'embrasser! fit le jeune homme.

Elle se précipita. Marc-Leroy s'était levé; et, dans sa joie, qui ne parvenait point à s'extérioriser en paroles, il embrassait, tour à tour, silencieusement, chacun des êtres chers qu'il tenait enlacés :



Jacques n'avait fait qu'un saut sur Laulnay.

— Eh! bien, vous ai-je menti, quand je vous disais qu'avec Baluchet nous n'avions rien à craindre? s'écria enfin Tramont, non moins ému. Cet homme-là, voyez-vous, c'est le dieu de la police lui-même... Sans parler de son dévouement qui est sans limites.

Les démonstrations affectueuses calmées, et Jacques ayant fait à ses parents adoptifs le récit détaillé de son aventure judiciaire, le peintre déclara :

— Or ça! ce n'est pas fini!... Jacques et moi nous avons rendez-vous avec Baluchet... Nous devons, d'abord, faire une visite à Mme Muzillac... et à Suzanne! ajouta-t-il, se tournant vers le jeune homme. Puis, nous irons cité Trévisse. Mais, je ne veux pas vous priver, ma bonne Clémence, du bonheur d'avoir retrouvé votre fils. Je vous emmène tous à Paris, et je vous convie, pour ce soir, à certain bal-thalzar de première classe où Firmin mettra les petits plats dans les grands, je vous en fiche mon billet...

Fidèles à ce programme, les Leroy, Jacques et Tramont débarquaient à la gare de Lyon vers le milieu de l'après-midi. Laissant ses vieux amis gagner seuls le boulevard de Clichy, le peintre, accompagné de son « filleul », se rendit avenue Mozart.



— N'oubliez pas d'inviter M. Baluchet à la noce.

Devant l'hôtel aux persiennes fermées, que les décorateurs des pompes funèbres ornaient déjà, en vue des obsèques du banquier, fixées au lendemain, Baluchet guettait leur arrivée, il se glissa derrière Tramont qui le laissa faire.

On les introduisit tous trois dans un salon où, bientôt, les venait joindre Mme Muzillac :

— Monsieur Leroy! fit-elle, un éclair de joie dans ses yeux douloureux. Vous voilà donc tiré de cet affreux cauchemar!... Que ne puis-je voir, ainsi, s'évanouir le mien... ajouta-t-elle.

Jacques la consola de son mieux, lui dit longuement combien il s'associait à sa peine. Et Jacques, en cet instant, était vraiment sincère. A Muzillac, mort si tragiquement, il avait pardonné les revirements de Muzillac vivant lui accordant la main de Suzanne, la lui retirant sans raison, la lui rendant par un caprice non moins étrange...

Mais Suzanne, au fait, où donc était-elle? Pourquoi n'était-elle pas accourue vers lui? Une seconde, les paroles du juge lui passèrent dans le cerveau; il les en chassa bien vite :

— Mademoiselle Suzanne est donc sortie? hasarda-t-il enfin. N'aurai-je pas l'honneur de la voir?

Le visage de la veuve s'assombrit. Elle regarda Jacques, profondément, prête à lui conseiller d'oublier sa fille... cette Suzanne si tendrement aimée, qui n'avait pas craint de bafouer l'amour pur qu'on lui offrait.

Cependant, comme Tramont, un doigt sur les lèvres, lui ordonnait le silence, elle répondit, avec un geste las :

— Suzanne est là-bas, dans la serre, je crois...

— Me permettez-vous, Madame, d'aller lui rendre mes devoirs?

Tramont inclina la tête, en signe d'acceptation.

— Faites, M. Jacques... je vous en prie! dit Mme Muzillac.

Le fils de Gabrielle Lalande ne se fit pas répéter l'invitation : il s'élança.

Mais, Baluchet qui, depuis le début de la visite, paraissait ne pouvoir tenir en place, saisit l'occasion offerte de changer d'air :

— Je profite aussi de la permission! déclara-t-il avec aplomb; et il emboîta le pas à Jacques.

Celui-ci s'engageait déjà dans l'allée sablée qui menait à la serre, quand le détective l'ayant rejoint, le retint par le bras et l'obligea à se dissimuler derrière un massif.

C'est que Baluchet, avant l'arrivée de Tramont et de son filleul, avait vu Laulnay, qu'il filait, entrer dans l'hôtel. Son regard fureteur venait d'entrevoir, à travers les branches entrelacées, le complice de Nadeau en compagnie de Suzanne.

De leur cachette, les deux hommes ne pouvaient saisir un seul mot de la conversation engagée. Néanmoins, aux gestes de l'aventurier, il était clair qu'il cherchait à persuader la jeune fille. Il s'exprimait avec feu, portait fréquem-

ment les mains à sa poitrine, comme pour protester de ses tendres sentiments... Suzanne, au contraire, paraissait de glace.

Jacques, la rage au cœur, car il n'ignorait pas le rôle joué dans le drame par le pseudo-gentilhomme, était près de bondir en avant. En même temps que la main de Baluchet, celle de Tramont arrêta son élan. L'artiste, de qui le cœur et la raison se refusaient à admettre une liaison coupable entre Suzanne et l'aventurier, venait de décider Mme Muzillac à avoir avec sa fille une explication définitive. Le peintre et la veuve étaient en quête de la jeune fille.

Le détective, par signes, les prévint de se taire, et tous quatre s'avancèrent, sans bruit, aussi près que possible de la serre.

A ce moment, sur une déclaration sans doute plus enflammée que les précédentes, Suzanne se dressait, indignée :

— Cessez cette infâme comédie, Monsieur, s'écriait-elle. Bas le masque!... Mon beau-père n'est plus! C'est pour ma mère et non pour moi que vous venez ici... Vous savez bien, vous, que c'est pour sauver ma mère coupable que je me suis perdue en m'accusant...

Comme au travers d'un voile qui se déchire, la lumière, brusquement, se fit dans l'esprit de Mme Muzillac. Elle courut à sa fille, les bras ouverts :

— Suzanne!... Ma Suzanne chérie!... Je suis aussi innocente que toi... Cet homme est un misérable!...

Jacques n'avait fait qu'un saut sur Laulnay, bien résolu à lui infliger une correction sévère. Le comte, pris à la gorge, tira son revolver.

Mais Baluchet veillait. D'une rapide torsion de *jiu jitsu*, il immobilise le poignet du bandit, essuye un coup de feu qui ne l'atteint pas, désarme Laulnay et parvient, tout en maintenant son adversaire en respect à lui passer le « cabriolet ».

— Monsieur le comte est servi! conclut le détective, quand l'autre fut hors d'état de nuire.

Baluchet avait, à mi-voix, glissé quelques mots à Tramont. Bientôt un valet introduisit dans la serre deux solides agents en bourgeois, cueillis à la porte de l'hôtel, et qui allaient se charger de conduire au Dépôt le complice de Servin-Nadeau...

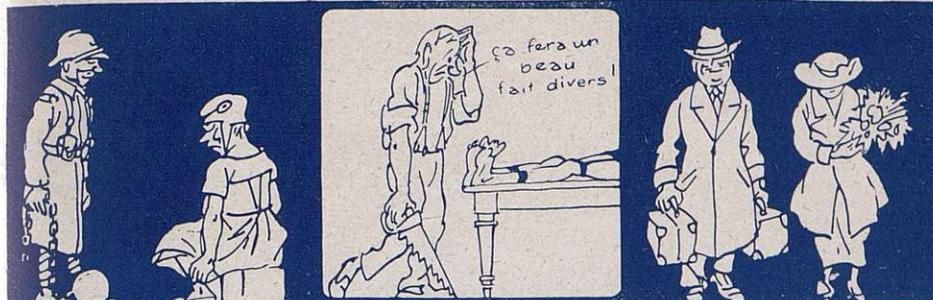
Suzanne, durant toute cette scène, s'était blottie, craintive, aux bras de sa mère. Honteuse du soupçon qu'elle avait trop longtemps nourri dans son cœur, elle semblait réclamer humblement son pardon. Mais, n'était-il pas accordé d'avance?

Mme Muzillac sourit, conduisit sa fille vers Jacques et, unissant les mains des jeunes gens :

— Je vous la donne, dit-elle... Vous l'avez bien gagnée... Mais, n'oubliez pas d'inviter M. Baluchet à la noce; car, sans lui...

FIN DU 8^e ET DERNIER EPISODE

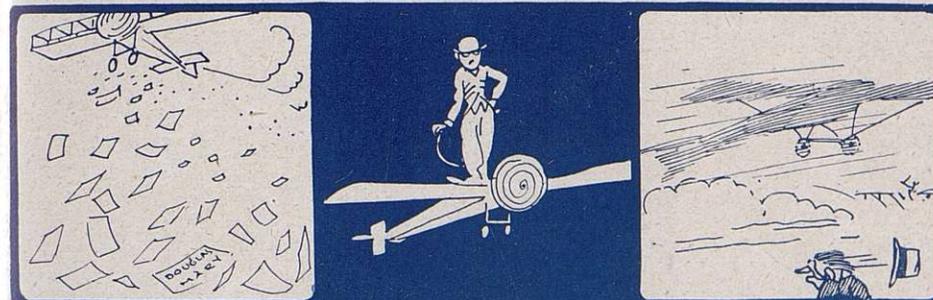
Cinémagazine Actualités



Un peu d'actualité politique : Les sanctions économiques prises contre l'Allemagne sont levées. Débarassée de ce boulet, elle n'en continuera pas moins à faire l'enfant martyr... et il faudra les reprendre un jour, ces sanctions !

Pour notre bande d'actualité criminelle, nous avons encore l'homme coupé en morceaux. Mais après ?... Que nos lecteurs et lectrices se fassent la main et nous fournissent quelques crimes semblables pour l'avenir. C'est si facile...

Douglas Fairbanks et Mary Pickford ont débarqué à Paris pour tourner chez nous pendant un an. Avec leurs stocks de films, les Américains vont-ils nous envoyer aussi des armées de propagandistes et d'artistes.



A l'occasion de leur arrivée, un grand cinéma a fait jeter des prospectus par avions. Personne n'a eu de prospectus, mais félicitons-nous de ne pas avoir reçu l'avion sur la tête. Voilà une méthode à ne pas généraliser...

L'actualité est pleine d'avions ! Charlot a employé ce mode de locomotion pour circuler. Ce qu'il faut arriver à faire, tout de même, pour voyager incognito !...

Quant à l'aviateur Kirsch, il a fait du 278 à l'heure. Avec des zincs pareils, il faut espérer que les films d'aventures n'auront plus que 6 épisodes. La jeune première sera si vite à l'abri de ses ennemis !



Le gros, le déjà énorme Fatty vient encore d'être... élargi ! Réjouissons-nous avec lui de sa mise en liberté et buvons à sa santé et à l'Amérique sèche, un bon whisky !

Suprême consolation, après avoir été honni par le public américain, les dames de Los Angeles se sont précipitées sur lui pour l'embrasser ! Ah ! les vertus de la publicité !

Enfin, chez nous, on va présenter bientôt notre grand film national. *L'Affaire Landru*. Malheureusement, comme chez Gaumont, on aura du mal à trouver de la place. On dit, déjà, qu'il n'y aurait pas de billets de faveur... non, pardon, de cartes !...

La Première des "Trois Mousquetaires"

avec DOUGLAS FAIRBANKS à New-York

Par notre envoyé spécial aux États-Unis

Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre ici le spectacle féérique et prodigieux qu'offre Broadway vers 9 heures. Les immenses panneaux mouvants électriques qui recouvrent tous les buildings de 30 à 40 étages jettent dans la nuit une clarté éblouissante. Un nombreux public se presse devant les cinémas et les théâtres qui abondent dans Broadway, mais, ce soir particulièrement, la foule est plus intense devant le « Lyric ». De nombreuses autos se succèdent rapidement devant l'entrée brillamment illuminée de l'élégant établissement. On donne pour la première fois « *The Three Musketeers*, as interpreted for the Screen by Douglas Fairbanks and Edward Knoblock ». D'immenses panneaux photographiques nous montrent le grand Doug dans différentes scènes du film et le manager du « Lyric » a eu soin d'orner toutes les parois extérieures de son établissement de chapeaux, de gants et d'épées de mousquetaires. Cela fait très bon effet. Moyennant 3 \$, j'obtiens un fauteuil confortable près des loges. De nombreuses personnalités cinématographiques sont dans la salle. Un grand remous se produit soudain, le boxeur Dempsey est très occupé à frayer un passage à la menue Mary Pickford qui est suivie de son frère et de son mari Doug. Le quatuor prend place dans une loge et j'ai le plaisir de serrer la main au couple Pickford-Fairbanks. Doug me tape joyeusement sur les épaules en m'appelant « Gigolo-Frenchie ». Après quelques minutes de brouhaha, les artistes acclamés doivent prendre la parole et faire un petit speech à la foule. Ils sont très applaudis. Enfin, les 60 musiciens de l'orchestre attaquent un air entraînant. La salle se trouve soudain plongée dans l'obscurité et l'orchestre se tait. Un immense mousquetaire apparaît sur la scène, il débite quelques phrases pour glorifier les héros de Dumas et Maquet. Enfin, nous assistons à la projection du film. Je vous donnerai maintenant mon opinion très franche sur cette production, opinion que j'ai du reste don-

née à Douglas, le lendemain, au Ritz-Carlton et dont il a bien voulu apprécier certains arguments. Le film d'Edward Knoblock est l'adaptation exacte à l'écran de la pièce de théâtre *Les Trois Mousquetaires*, c'est-à-dire l'histoire très simple de l'entrée de d'Artagnan aux cadets et l'épisode des ferrets de diamant d'Anne



Une scène des "Trois Mousquetaires"
(D'ARTAGNAN et ATHOS)

d'Autriche. C'est tout. La photo du film est bonne, mais il y a certains défauts dans la mise en scène et dans la distribution. Douglas, comme toujours, s'est montré extraordinaire de brio et d'allant, il a emballé l'assistance grâce à l'aisance avec laquelle il triompha de ses adversaires et aussi par son grand talent et sa fougue de duelliste. Léon Barry est un Athos correct, George Seigmann est un Porthos par trop soudard, quant à Eugène Pallette, il n'a peut-être pas assez montré de finesse et de délicatesse dans le rôle d'Aramis. Boyd Irwin ne fut pas

PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES Édition de "Cinémagazine"

Ces photographies du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs.

Adresser les commandes à *Cinémagazine*.
Prix de l'unité 1 fr. 50 (au montant de chaque commande, ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES :

- | | |
|-------------------------------------|------------------------------------|
| 1. Alice Brady | 23. Alla Nazimova |
| 2. Catherine Calvert | 24. Wallace Reid |
| 3. June Caprice (<i>en buste</i>) | 25. Ruth Rolland |
| 5. Dolorès Cassinelli | 26. William Russel |
| 6. Charlot (<i>à la ville</i>) | 27. Norma Talmadge |
| 7. Charlot (<i>au studio</i>) | (<i>en buste</i>) |
| 8. Bébé Daniels | 28. Norma Talmadge |
| 9. Priscilla Dean | (<i>en pied</i>) |
| 10. Régine Dumien | 29. Constance Talmadge |
| 11. Douglas Fairbanks | 30. Olive Thomas |
| 12. William Farnum | 31. Fanny Ward |
| 13. Fatty | 32. Pearl White |
| 14. Margarita Fisher | (<i>en buste</i>) |
| 15. William Hart | 33. Pearl White (<i>en pied</i>) |
| 16. Sessue Hayakawa | |
| 17. Henry Krauss | Dernières Nouveautés : |
| 18. Juliette Malherbe | 34. Andrée Brabant |
| 19. Mathot | 35. Irène Vernon Castle |
| 20. Tom Mix | 36. Huguette Duflos |
| 21. Antonio Moreno | 37. Lilian Gish |
| 22. Mary Miles | 38. Gaby Deslys |

Le tirage des photos demande beaucoup de temps, aussi les commandes ne peuvent être servies que dans l'ordre de leur réception.

AVIS

Nos abonnés nouveaux sont priés d'indiquer bien lisiblement sur leurs lettres de commande ou de réclamation, leur adresse complète, leurs nom et prénom, et de quel qualificatif nous devons faire précéder leur nom : Monsieur, Madame ou Mademoiselle.

Nous conseillons en outre à nos lecteurs ou abonnés qui ont à nous envoyer une somme d'argent, de bien indiquer à quoi cette somme correspond, d'employer comme mode de paiement le chèque postal (N° 309-08) s'ils sont en France ; et le mandat-carte international s'ils habitent l'étranger.

Cinémagazine est en vente chez tous les marchands de journaux, dans toutes les bibliothèques des gares, et chez tous les libraires, qui sont également qualifiés pour recevoir les abonnements.

COURS GRATUITS ROCHE O I O
35^e année. Subvention min. Instr. Pub. Cinéma.
Tragédie, Comédie, Chant, 10, rue Jacquemont
(N-S. : La Fourche), Reçoit le Dimanche, 2 à 4 h.

MARIAGES HONORABLES Riches et de toutes Conditions, Facilités en France, sans rétribution par œuvre philanthropique avec discrétion et sécurité. Ecrire **REPertoire PRIVE** 30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine) Réponse sous Pli Fermé sans Cigne Extérieur.

un très fameux de Rochefort; il a plutôt l'apparence d'un chef de reîtres que d'un gentilhomme. Thomas Holding, pour jouer Buckingham, aurait pu, je crois, se faire arranger une dent qui lui donne très mauvais air dans les premiers plans. Sidney Franklin n'a pas su dépeindre toute la cupidité du personnage de Bonacieux. Comme laquais, on ne fait la connaissance que de Planchet.

Nigel de Brulier et Wills Robards se distinguent dans les rôles de Richelieu et de Tréville.

Je tiens à signaler également le jeu excellent de Léon Poff, le père Joseph et de Whitman, le père de d'Artagnan. Le rôle de Louis XIII est interprété correctement par un de nos compatriotes, M. Adolphe Menjou.

Côté féminin, jeu admirable de notre compatriote Marguerite de la Mothe, artiste de très grande valeur. Mary Mac Laren est une jolie femme, mais elle n'a pas fait assez d'efforts pour jouer Anne d'Autriche. Enfin, Barbara La Marr fut une Milady médiocre.

Au point de vue mise en scène, j'ai plusieurs reproches à adresser à M. Knoblock et aux trois professeurs d'histoire français qui procédèrent à ce travail. Presque tous les panoramas de ville que nous avons vus dans le film sentent trop le décor; il y a, par exemple, un certain panorama de Calais dont on ne voudrait certainement pas au théâtre de Brives-la-Gaillarde. Il y a beaucoup de scènes où l'on voit le truquage, entre autres une poursuite sur les toits de Paris pendant la nuit, qui me fit penser aux films des voyages dans la Lune que présentait Robert Houdin, il y a une quinzaine d'années. On nous montre aussi le Louvre bâti presque au niveau de la Seine... et quel Louvre... Egalement mauvaise, la grande salle de Fontainebleau avec une figuration trop peu nombreuse. Il y aurait certes beaucoup de choses encore à critiquer dans ce film que nous ne verrons jamais en France. Si Douglas fut à la hauteur et émerveilla les spectateurs par sa force, sa hardiesse et son habileté, je dois dire franchement que les autres artistes ne furent pas à la hauteur, et puis, surtout, dans les grands saluts Louis XIII, il n'y avait pas ce chic, cette élégance suprême que l'on trouvera certainement dans *Les Trois Mousquetaires* français.

A toutes mes objections, Douglas me répondit que le public américain était beaucoup moins difficile que le français et que le film ainsi construit suffisait largement à le satisfaire, ce dont on a une preuve éclatante, tous les soirs, depuis, au Lyric... Du reste, va-t-on au cinéma pour voir *Les Trois Mousquetaires* ? Non, tout simplement pour admirer Douglas, luttant contre un nombre considérable d'ennemis dont il triompha toujours...

Mary Pickford remporte, elle aussi, un gros succès à l'« Apollo » avec *The little Lord Fauntleroy*. Très bon film.

ROBERT FLOREY.

New-York, le 16 septembre.



Figure 1. — ENFANTS DE PARENTS TUBERCULEUX. — A gauche, les nouveaux arrivants. A droite, ceux qui, depuis quelque temps, bénéficient du traitement.

LE CINÉMATOGRAPHE AU SERVICE DE LA PROPAGANDE ANTITUBERCULEUSE

La tuberculose, à l'heure actuelle, est un des fléaux qui menacent le plus sérieusement l'humanité. Aussi sa guérison fait-elle l'objet, de la part des savants, des plus ardentes recherches.

Le cinématographe, le plus grand moyen de divulgation et de propagande qui existe, tend, de son côté, à faire l'éducation du public dans le but, soit de le protéger contre la contagion.

Un chercheur, aussi modeste que savant, le docteur Comandon, récemment nommé chevalier de la Légion d'Honneur pour ses intéressants travaux, a entrepris cette tâche difficile et peu à peu, grâce à la série de films d'hygiène sociale qu'il a composée, le public apprendra à connaître les notions élémentaires qui lui permettront de se défendre utilement contre le

redoutable mal. Ceux qui, déjà, sont atteints, apprendront qu'ils peuvent guérir. La tuberculose est la plus grave des maladies chroniques (elle produit à elle seule 1/6 de tous les décès), mais c'est la plus curable et la plus facilement évitable. En effet, les autopsies de personnes mortes de maladies différentes montrent que la tuberculose guérie existe chez près d'un individu sur deux.

Quant au résultat des mesures hygiéniques, il est immense, surtout lorsqu'on s'attaque au mal dès son début.

Admettons que je sois atteint de tuberculose — ce n'est qu'une supposition, car je possède une mine florissante — le cinématographe m'apprendra, à moi profane, qu'il existe un comité départemental d'hygiène et que, si j'ai le bon esprit de déclarer mon mal, ledit comité

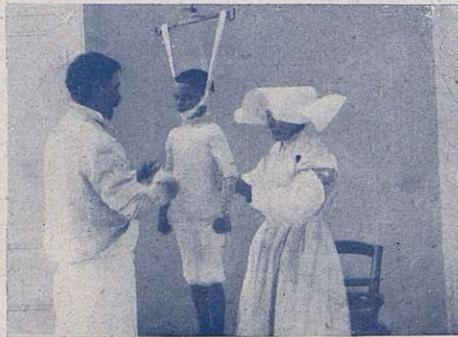


Figure 2. — Confection d'un corset de plâtre pour mal de Pott.

me délèguera « la visiteuse d'hygiène ». Cette charmante visiteuse (je dis « charmante » car c'est sous cet aspect que je me représente ces femmes de mérite), donnent non seulement aux tuberculeux les soins que nécessite leur état, mais des conseils éclairés à leur famille, sur l'hygiène au foyer. Pour soustraire les enfants à la contagion, elle s'occupera de leur placement à la campagne. Faire de l'enfant un petit paysan ; remplacer la vie urbaine par la vie rurale, la vie dans les chambres par la vie des champs ; la privation de soleil par l'exposition au soleil, la crainte du froid par sa recherche, les bains chauds par les bains de rivière, le repos par l'activité, les exercices corporels par les musculaires ; en un mot, vivre de la vie naturelle, là est la véritable prophylaxie.

A la campagne, les bambins courent les champs, traitent la bonne vache laitière, gobe-ront des œufs frais, exécuteront des travaux salutaires, tels que glaner les épis, et, sous le bleu d'un ciel pur, le mal se volatilise dans les rayons ardents du soleil.

Notre figure 1, comme toutes celles que nous



Figure 4. — Une mouche vue au microscope.

un appareil plâtré. Notre figure 2 représente la confection d'un corset de plâtre pour mal de Pott. L'enfant est d'abord revêtu d'un maillot, des bandes de plâtre humide sont appliquées sur le thorax et, le plâtre se solidifiant en séchant, on obtient l'immobilité absolue des os, ce qui facilite la guérison. L'état du malade exige par fois, avant son envoi au sanatorium, un traitement à l'hôpital. Notre figure 3 représente une salle de tuberculeux à l'hôpital Laennec (Doctoresse auscultant une jeune femme atteinte de tuberculose). On ne saurait trop louer le dévouement admirable du personnel médical, qui, avec un zèle inlassable, s'expose, par un contact journalier, à contracter la terrible maladie.

Mais là encore, le cinéma nous apprend comment on peut éviter la contagion. Il nous montre l'ensemble des pratiques hygiéniques qui font que le tuberculeux peut vivre au milieu de gens sains sans les contaminer. Il nous enseigne par quelles voies la tuberculose est transmissible et comment on l'évite. Il nous signale le péril majeur des crachats desséchés, et, par toute une série de films, nous indique les précautions à prendre : « Ne crachez pas par terre... Lavez vos mains avant les repas... La poussière est dangereuse... Ne mouillez pas votre doigt pour tourner les pages... Le danger du baiser... Les ongles en deuil et surtout... craignez la mouche!... »



Figure 3. — Doctoresse auscultant une jeune femme atteinte de Tuberculose.

publions ici, provient des films du docteur Comandon. Celle-ci nous montre des enfants, de parents tuberculeux, à la campagne de Saint-Pierre-le-Moutier. A gauche, les petits qui arrivent, à droite ceux qui, déjà depuis quelque temps, bénéficient du traitement.

Le cinématographe nous apprend également que le malade, suivant son cas, devra être dirigé, soit sur le dispensaire, soit vers le sanatorium.

Un film du docteur Comandon, nous transporte dans un sanatorium, en pleine montagne. Les malades sont allongés devant des baies toujours ouvertes, dans des salles spacieuses et aérées, d'où ils découvrent un panorama magnifique.

S'agit-il du mal de Pott ? Le cinématographe nous montre le sanatorium de Roscoff, dans le Finistère. Cette maladie est généralement traitée par l'héliothérapie, c'est-à-dire le soleil combiné à l'air salin. Parfois, les vertèbres se sont effondrées, produisant une bosse. Pour obtenir l'immobilisation du malade, il faut le mettre dans



Figure 5. — Une mouche dans du lait.

De nombreux bactériologistes ont démontré que la mouche domestique (*Musca domestica*) (fig. 4), jouait un rôle prépondérant au cours de certaines épidémies, dont elles sont les meilleurs auxiliaires.

Un savant biologiste de l'Institut Pasteur, M. Wollman, nous révèle qu'en dehors de la contamination directe, la mouche, qui a ingéré des bactéries pathogènes, émet des larves contaminées, et ses œufs, après éclosion, donnent naissance à des mouches susceptibles d'infecter, dès leur naissance, l'homme ou les aliments (Voir fig. 5 : Une mouche dans du lait).

Pour votre santé... détruisez les mouches, et jetez-les dans le feu (si c'est possible). Tuer une mouche en avril, c'est en supprimer des millions pour le mois d'août, car ces sales bestioles sont éminemment prolifiques!...

Le docteur Comandon qui travaille inlassablement dans le laboratoire mis à sa disposition par Pathé Consortium Cinéma, n'est pas encore satisfait de l'œuvre accomplie. Il voudrait faire mieux, beaucoup mieux.

A mon avis, il faudrait, pour populariser cette

propagande auprès du public des cinémas, que les films qui lui sont présentés, soient non seulement instructifs, mais encore assez récréatifs, pour faire, tout en l'amusant, son éducation antituberculeuse. Le metteur en scène, M. René Leprince, a fait une tentative dans cette voie avec son intéressant film *La Force de la Vie*.

Nul doute qu'en alliant la science, parfois un peu austère du savant, à l'imagination brillante de l'auteur de scénarios, on ne rende ce genre de films plus facilement accessible au public.

Dès à présent, un résultat est acquis. Le cinématographe a fait pénétrer dans les esprits les commandements simples, mais impérieux, de l'hygiène de défense. Tous les meurtris de cette vie, tous ceux que l'automne enchante tristement, parce que l'automne leur est comme un décor naturel, tous ceux qui vivent seuls, silencieux et repliés sur eux-mêmes, parce qu'ils ont la pudeur de leur mal, puiseront dans les films d'hygiène sociale du docteur Comandon un précieux réconfort et un motif d'espérance.

Z. ROLLINI.

QUELLE EST LA PLUS PHOTOGÉNIQUE?



Les Elues de notre Concours sont présentées ici dans une photographie extraite du film de présentation réalisé par les soins du distingué metteur en scène Maurice Chailiot. Ce film, qui passera bientôt dans les grands cinémas, sera édité par la Société des Grandes productions Cinématographiques. De gauche à droite: RENÉE LAMBERT, NICETTE LAFFITE, DAMITA, MAUD NAREIGH, EMILIE VIRGO, M. MONDOZ, JEANNE ROMAIN et PAULE DORIENT.

LE CAS FATTY ARBUCKLE

De notre Correspondant à New-York

Un grand journal de New-York publiait, voici déjà quelques jours, certains extraits de feuilles françaises, où l'opinion d'outre-Atlantique était résumée fidèlement, disait-il. En un mot, pour les journalistes français, l'affaire Arbuckle était, purement et simplement, un résultat de la prohibition, le vin ne s'obtenant plus que difficilement, et le gin ou le whisky, qui le remplacent ici, « rendant les buveurs brutaux ».

C'est un peu moins simple que cela. Les câbles assez parcimonieux que même les plus importants quotidiens de France reçoivent de New-York, à plus forte raison de San Francisco, ont dû présenter la question sous un jour quelque peu succinct. Des détails complémentaires ne seront peut-être pas inutiles.

Il est vrai que l'origine de l'affaire se trouve dans l'obligation où l'on se trouve aux États-Unis de se cacher pour boire. Se cacher pour boire! Donc Arbuckle, riche étoile du cinéma, invita certain soir quelques amis, hommes et femmes, à une petite partie dans un hôtel de San Francisco. On but ferme. Mais des témoins affirment que l'on n'était que gai, pas « intoxiqué » le moins du monde. Une autre reconnaît avoir bu 10 verres de gin. Certains des hommes présents deviennent pressants pour quelques-unes des femmes. Il fait chaud: l'une des actrices de la bande emprunte un pyjama et s'en revêt. L'on est en famille. La gaieté, la joie, sinon la « liquor », coulent à flots. Cependant Arbuckle, qui reçoit, semble s'intéresser plus particulièrement à l'une des femmes présentes, Virginia Rappe, assez récemment devenue recrue de l'immense troupe des artistes du cinéma américain. Elle est fiancée à un « producer » assez connu, H. Lehrmann; sa réputation dans les milieux du « moving picture » est excellente à tous points de vue; c'est une fort jolie jeune femme, au type espagnol prononcé, grands yeux, cheveux sombres. Ses amis savent que depuis longtemps, Arbuckle essaye de conquérir ses bonnes grâces. Estime-t-il que l'occasion est venue? Toujours est-il qu'après quelques temps, ils passent l'un et l'autre dans la chambre voisine, celle de « Fatty ». On l'entend dire: « Voilà cinq ans que je t'attends; je te tiens enfin. » Ce sera là, d'ailleurs l'une des charges les plus précises que l'on fera contre lui. Au bout de quelque temps, une amie de Miss Rappe s'aperçoit de son absence, s'en inquiète, frappe à la porte de communication, ne reçoit aucune réponse, enfin téléphone au manager de l'hôtel. La porte s'ouvre en fin de compte: apparaît Arbuckle, en pyjama, costume qu'il avait porté d'ailleurs pendant toute la soirée: aussi bien il recevait. Sur la tête, il avait le chapeau de la jeune femme et commence à prendre la chose en plaisantant. Mais les autres personnes de la partie avait entendu Miss Rappe appeler au

secours. Elle est étendue sur le lit, et est en train de déchirer ses vêtements, en proie, semble-t-il, à une crise de nerfs. Elle se plaint de violentes douleurs. Arbuckle paraît avoir quelque peu perdu la tête, car il menace de la jeter par la fenêtre, disant qu'elle n'a rien, puis de s'y jeter lui-même si quelqu'un suit son exemple. On donne un bain froid à la malade, dans l'idée qu'elle est sous l'influence de la boisson, cependant qu'elle crie: « Je meurs, c'est votre faute! » en se tournant vers Fatty.

Après avoir été soignée quelques jours à l'hôtel, Miss Rappe est transportée à l'hôpital, où elle meurt quatre jours après, ayant accusé Arbuckle à nouveau d'être la cause de sa mort. Son infirmière s'étant fait un devoir de conscience de rapporter les faits à la justice, l'affaire fut portée ainsi à la connaissance du grand public. Depuis, Arbuckle a été emprisonné après avoir volontairement répondu à l'appel du magistrat instructeur qui le citait comme témoin. L'instruction se poursuit. Des détails étranges sont découverts: pourquoi par exemple, l'un des hommes présents emporta-t-il avec lui, en quittant l'hôtel, les vêtements de dessous de Miss Rappe, que ses amies avaient dévêtue pour lui donner un bain, et surtout pourquoi déclara-t-il qu'il les avait pris pour enlever la poussière de son automobile? Pourquoi le médecin qui soigna la pauvre femme pendant la première journée après la fatale partie s'en alla-t-il en partie de chasse et vient-il seulement de télégraphier qu'il allait rentrer, quinze jours après?

L'opinion, en général, est hostile à Fatty. Un très grand nombre de cinémas ne donnent plus les films où il paraît, films très demandés cependant avant le scandale. D'autres se déclarent en faveur de l'accusé: sa femme, par exemple, séparée de lui depuis quatre ans, et qui vient de traverser le continent pour aller le défendre; leur rencontre fut émouvante, dit-on. Par contre, le fiancé de Miss Rappe expédie télégrammes sur télégrammes à San Francisco, demandant à tous là-bas, de châtier comme il le mérite « l'immonde brute »: c'est là son expression.

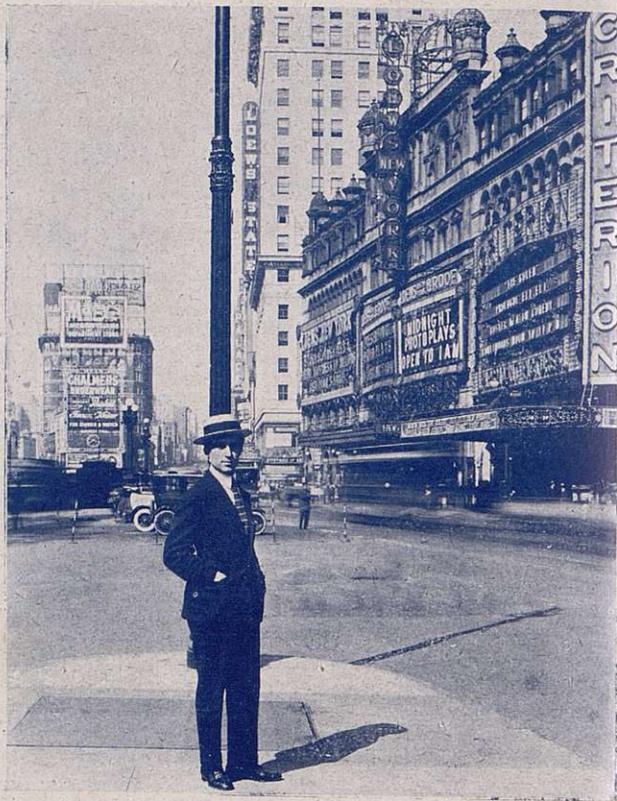
La justice agit cependant. L'on vient de faire une reconstitution minutieuse de la scène des événements qui amenèrent la mort de la jeune femme. Le mobilier des diverses chambres fut remplacé exactement comme il était l'autre jour. Les murs furent examinés avec le plus grand soin: aucune indication qu'une lutte avait pu avoir lieu ne fut trouvée. Si bien que l'on ne sait guère ce qui va sortir de tout cela. Le grand jury, cependant, tout en écartant l'accusation de meurtre et déclarant qu'il n'y avait pas préméditation, vient d'inculper « Roscoe Arbuckle, pour avoir commis une félonie, à savoir un homicide... étant soupçonné d'avoir volontairement, illégalement, traiteusement, et sans malice préconçue, tué Virginia Rappe, un être humain ». Attendons la suite. D. A.

M. Abel GANCE nous revient de New-York

M. Abel Gance était on le sait, depuis plusieurs mois en Amérique, où il a réussi à faire acheter par les "Big Four" son film "J'accuse". Il a étudié, avec un soin méticuleux et une foi profonde, l'organisation de l'Industrie Cinématographique.

Le voici, à New-York, au milieu de Broadway, devant un pâté de maisons qui ne compte pas moins de quatre salles de projections cinématographiques : le "Criterion" qui est le plus select établissement de New-York, le "Læws" qui, avec ses deux salles au rez-de-chaussée et au dernier étage de l'immeuble (celle-ci étant la seule de la ville où l'on puisse fumer) reste ouvert jour et nuit, et l'"Eden".

Nous publierons la semaine prochaine la conversation fort intéressante que notre collaborateur René Jeanne a eue avec Gance dès son arrivée à Paris.



M. Abel GANCE dans Broadway, devant le "Criterion"

Le Mouvement Cinématographique aux Etats-Unis

Le Traître et sa Victime. — C'est une scène vieille comme les rues, ou tout au moins comme le théâtre... il est vrai que, si nous en croyons les historiens, la forme première du théâtre fut le spectacle improvisé que des esprits plus alertes ou plus imaginatifs que les autres donnèrent à leurs concitoyens au temps de l'âge de pierre, dans ce qu'alors on convenait d'appeler la rue. Dans cette scène, donc, après de nombreuses et terrifiantes péripéties, le traître parvient à enfermer la jeune fille, l'héroïne, la victime, dans une pièce dont il a soigneusement clos la porte, puis il s'avance vers elle en ouvrant la bouche pour montrer qu'il ferme les dents... elle fuit vers la porte, pousse un cri d'horreur, s'évanouit généralement, et pour un moment, le traître est vainqueur, jusqu'à ce que, bien entendu, le brave et héroïque sauveteur triomphe à son tour de l'horrible et ténébreux ravisseur.

Mais voilà qu'un film tout récent vient de la reprendre en lui donnant un aspect inat-

tendu qui en fait quelque chose d'assez nouveau, qui amusera les blasés de ces répétitions innombrables.

Il s'agit de « A Virgin Paradise » où triomphent Pearl White et Alan Edwards. Le traître (Edwards) emmène sa victime (Pearl White) dans l'ordinaire chambre à la manière ordinaire, il commence à vouloir employer les moyens violents. La victime se précipite vers la porte... prend la clef que, bien entendu, personne n'avait remarquée être restée là, et que chacun croyait dans la poche du traître, puis le grand jeu commence. Notre méchant homme croit qu'il ne fera qu'une bouchée de sa frêle adversaire, la lutte s'engage, il se sent inférieur et commence à retraire vers la porte. Il en saisit le bouton, et voilà mon traître bouclé, trappé, à la merci de sa victime. Le reste n'a plus aucune importance : Pearl White étrangle Edwards et tout est bien qui finit bien.

D A.



Doug et Mary.

MARY Pickford et Douglas Fairbanks sont installés à l'Hôtel Crillon. Ils sont accompagnés de Mme Pickford mère, de leur petite nièce âgée de cinq ans, que Mary a adoptée pour en faire son élève, du secrétaire de Douglas et de son frère qui est en même temps son manager.



Doug est content de sa moustache

Douglas a amené avec lui sa Rolls Royce de tourisme que nous avons pu admirer ces jours derniers à la porte du Palais de la Mutualité, puis à Marivaux où le couple sympathique assistait à la présentation de *Une Poule mouillée*, le dernier film de Doug.

Nous avons eu le plaisir d'approcher les deux grands artistes, qui ont bien voulu nous faire le grand plaisir de nous dédicacer quelques-unes de leurs plus jolies photographies, que nous reproduirons à l'intention de nos lecteurs et amis.

Trusts.

— La grande firme « Famous Players-Lasky » est en train d'éprouver des difficultés légales. L'on connaît la loi Sherman contre les trusts. A la suite d'une enquête, qui, dit-on, dura plus d'un an et demi, la « Federal Trade Commission », chargée de l'application de ladite loi, vient de porter plainte contre cette maison, que certains affirment nettement la première des Etats-Unis. Le Ministère de la Justice aurait été saisi.

L'Aéro-Film.

Les affaires reprennent peu à peu. Il y a même L des maisons nouvelles qui se créent. Ainsi, on nous annonce l'ouverture des bureaux de la maison d'achat, vente, location et prise de vues de l'Aéro-Film, sous la direction générale de M. René Duvernois. Cette maison a son siège au n° 12 de l'avenue de la Grande-Armée.

Nous aurons plaisir à reparler des bandes que cette firme présentera sous peu.

On tourne.

— Margot, la célèbre nouvelle d'Alfred de Musset, va bientôt être filmée sous la direction de M. Guy du Fresnay.

— La Fox-Film vient d'ériger un studio aux environs de Rome et y tourne *Néron*.

La guerre des Tarifs à New-York.

Le tarif proposé sur les films étrangers est la question du jour dans les milieux cinématographiques. Les producteurs européens, qui y sont directement intéressés, sont l'objet de multiples demandes d'opinion; mais la question se pose aussi comme un problème pour les producteurs américains, qui y voient le danger indirect qui, comme toujours, semble avoir échappé aux promoteurs politiques de la proposition : la guerre de tarifs. Aussi l'opinion des Européens actuellement aux Etats-Unis est-elle commentée avec grand intérêt. Ceux-ci se sont rencontrés voici une dizaine de jours à l'hôtel Astor. Louis Mercanton a déclaré qu'en retour d'une pareille mesure, la France vraisemblablement irait jusqu'à interdire l'entrée des films américains. Le comte di Revel exprima la même opinion quant à l'Italie. Le « producer » anglais, Alved Lever déclara sa conviction que des intérêts politiques, plutôt que commerciaux, étaient derrière la proposition. Un représentant des intérêts cinématographiques canadiens fut d'avis que son pays entrerait d'une façon énergique dans la production cinématographique et qu'ainsi le marché canadien, si merveilleux jusqu'ici pour les Etats-Unis, se fermerait à eux. Ces derniers jours, en corps, les principales maisons américaines ont protesté au nom de leurs propres intérêts. Le parlement est en vacances : la décision est remise à plusieurs semaines, au moins.

Louxor.

JEUDI dernier, 6 octobre, a eu lieu l'ouverture de la nouvelle et somptueuse Salle Louxor, que M. Henry Silberberg a fait édifier au coin du boulevard Magenta et du boulevard de la Chapelle.

Vu le luxe, le confort de ce bel établissement, ses beaux programmes et sa bonne musique, nous ne doutons pas, qu'avant peu, la salle Louxor ne soit une des salles préférées de tous les amateurs de beaux programmes cinématographiques.

Les Films Hérault.

LA Société Française des Films Hérault vient de se rendre acquéreur de la fabrique d'appareils cinématographiques bien connue, les Etablissements Lucien Prévost, 20, rue Orfila, à Paris.

Les appareils Lucien Prévost ont acquis une réputation universelle, ses prises de vues sont dans les mains des meilleurs opérateurs, ses perforieuses et ses tireuses s'emploient dans tous les laboratoires.

La Société Française des Films Hérault suivra la tradition et fera tous ses efforts pour soutenir cette réputation mondiale. Elle apportera des améliorations dans le dispositif de ses appareils pour en faire des machines pratiques donnant entière satisfaction aux plus difficiles.

Un bureau spécialisé dans la fabrication des appareils cinématographiques sera chargé de l'étude et de la mise au point pour toutes inventions.

La nouvelle société a entrepris la fabrication d'un nouveau projecteur d'exploitation.

Humour britannique.

— Dernièrement, notre ami Charlie Chaplin conversait avec un de nos confrères qui avait un mal inouï à comprendre *l'as du rire*. Comme notre confrère déclarait à Charlot qu'il parlait mal la langue anglaise, ce dernier lui répliqua : « Mais, mon cher, vous parlez très bien l'anglais puisque je vous comprends; au contraire, c'est moi qui parle mal, puisque vous avez des difficultés à me comprendre! »

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

A tous mes correspondants. — Mon sympathique ami Mathé me prie de vous informer qu'il serait très heureux de trouver tout au moins un timbre pour la réponse dans chaque lettre que lui adressent ses nombreux admirateurs et admiratrices.

Gloriant. — Merci de l'intérêt que vous portez à notre revue. Evidemment, l'article que vous nous communiquez est injuste, mais si peu de personnes lisent cette revue que sa portée en est infime...

No name. — Mais, Mademoiselle, Iris a toujours été un charmant garçon! Vous ne vous en êtes pas encore aperçue? Non? Eh bien! c'est la première fois que j'entends cela! 1° M. de Meck aura son tour plus tard; 2° en effet, M. de Meck a une charmante fillette de 6 ans; 3° c'est dans les *Deux Gamines* que Sandra Milowanoff fit ses débuts à l'écran (rôle de Ginette). Cette artiste dansa dans les ballets d'Anna Pavlova et de Diaghileff, dans lesquels elle fut fort remarquée. Vous la reverrez dans *l'Orpheline*, le prochain ciné-roman de Louis Feuillade; 4° Agnès Sourret a tourné dans *Les lys du Mont-Saint-Michel* et *La Maison des Pendus*; ce dernier film n'est pas encore paru.

29.374. — 1° Ruth Roland est née à San-Francisco en 1896; sa chevelure est blond-roux et ses yeux bleu très foncé; taille: 1 m. 62; poids: 55 kilos; 2° Pearl White, c/o Fox Film Co, 10 th avenue and 55 th Street, New-York City (U. S. A.).

Wee wee Mary. — 1° *Uti, non abuti*; 2° cela dépendra du dénouement de cette affaire qui est aussi énigmatique... qu'Iris!

Petite abonnée. — Pearl White est retournée en Amérique où elle vient de divorcer d'avec M. Wallace Mac Cutcheon.

Mini L.... Mulhouse. — Adressez-vous directement aux producteurs de films dont j'ai donné les adresses sous cette même rubrique dans le n° 35.

Olga. — Oui, *L'Homme aux trois masques* est paru en librairie (édition du Livre National, 75, rue Dareau, Paris, 14°).

H. L.... Calais. — Un gentilhomme pauvre, tiré du roman d'Henri Conscience, a été réalisé par la Compagnie Belge de Films cinématographiques et édité en France par Pathé. Je ne connais pas le nom des interprètes de ce film.

J. M. D.... Féz. — Le concours de photogénie masculine aura lieu l'an prochain.

Paul S.... Lyon. — Les goûts et les couleurs sont des choses qui ne se discutent pas, donc...

Mac de Len. — Nous éditerons très prochainement la photo d'André Nox avec un autographe.

Yvonne. — 1° Léon Mathot, chez Pathé Consortium, à Vincennes; 2° vous me dites que ce n'est pas pour lui faire des déclarations?! Hum!... je veux bien vous croire...

Réveuse du soir. — 1° le rôle de Blanche, dans *Les deux Gamines*, était interprété par Mlle Blanche Montel; 2° Mlle Greyjane a tourné dans *l'Orpheline (comtesse Sokoloff)*.

Gyp. — 1° Musidora, 4 bis, rue Gounod, Paris; 2° le meilleur moyen d'obtenir un autographe de Mathot, est de le lui demander vous-même.

Napoléon. — 1° Romuald Joubé n'a pas tourné dans le *Comte de Monte-Cristo*; 2° Mlle Geneviève Félix vous répondra certainement; adresse: « Pathé-Consortium Cinéma », 39, rue du Bois, à Vincennes (Seine); 3° dans *Mathias Sandorf*, Yvette Andréyor avait le rôle de Sava; 4° le film tourné par les dix lauréates de notre concours de photogénie sera présenté au public par la Société des Grandes Productions cinématographiques; 5° d'une façon générale, lorsque vous écrivez aux étoiles dont nous vous donnons les adresses, recommandez-vous de *Cinémagazine*.

Deux cœurs : un seul amour. — 1° non, Mademoiselle, Iris n'a pas de préférence: tous ses correspondants et correspondantes sont ses

amis; 2° il y a un malentendu: nous publions seulement des autographe à la fin de notre petit recensement artistique et sentimental; 3° nous publierons les réponses des étoiles américaines dès que notre envoyé spécial à Los Angeles nous les aura fait parvenir.

Peg de mon cœur. — Fernand Herrmann est marié avec une artiste lyrique: Mlle Angèle Grill.

L'essor. — 1° comment voulez-vous que le directeur de ce cinéma projette des films de Suzanne Grandais si vous ne le lui demandez pas?! 2° je pense que la « Phocéa-Location » vous vendra des photos de cette artiste; adresse: 8, rue de la Michodière, Paris; 3° *L'Essor* est paru en librairie; prix: 3 fr. (édition Ferenczi, 9, rue Antoine-Chantin, Paris, 14°).

Néné et Zizi. — Un seul pseudonyme ne vous suffit donc pas? 1° Charles Hutchinson était le principal interprète du *Tourbillon*; 2° l'adresse de cet artiste est 2, Arden Street, New-York City (U. S. A.); 3° et 4° lisez plus attentivement cette rubrique, car j'ai répondu maintes et maintes fois aux deux dernières questions que vous me posez.

A. A. C.... Decize. — Le 1er trimestre comprend les n°s 1 à 10; le second part du n° 11 jusqu'au n° 23.

Dolly de Rhodes. — Nous vous ferons savoir le résultat de notre concours de scénarios par la voie du journal.

Lulu. — 1° Harold Lloyd est né à Denver dans l'Etat de Nebraska (Etats-Unis), en 1893. Il a 1 m. 75 de haut, pèse 68 kilos et est connu en Angleterre sous le sobriquet de *Winkle*; 2° adresse: Harold Lloyd, Rolin Studio, Court and Hills Streets, Los Angeles (U. S. A.).

Kiss me. — 1° André Nox est né à Paris le 4 Novembre 1875, vous pouvez lui écrire, chez Emolieff, à Montreuil-sous-Bois (Seine), nous éditerons la photo de cet artiste très prochainement; 2° dans *La Pocharde*, M. Avelot avait le rôle de *Musard*; dans ce même film, M. Milo, du théâtre de l'Athénée était *Patairnel*.

Suzette-Suzon. — 1° *Le Fils de la Nuit* est le seul film que je connaisse interprété par Fred Zorilla; 2° pour faire partie de l'Association des Amis du Cinéma, il faut d'abord être abonné à notre revue; 3° ayant bien reçu votre cotisation, veuillez nous faire parvenir le montant de votre abonnement à *Cinémagazine* et nous dire votre nom, ainsi que votre adresse, votre lettre étant signée d'un pseudonyme.

Ivor, Paris. — Ecrivez directement à Pathé-Consortium-Cinéma, 43, rue du Bois, à Vincennes.

Majesté. — 1° le rôle d'*Haydée* dans *Le Comte de Monte-Cristo* était interprété par Mlle Madeleine Lyrisse; 2° ce que je pense des intermèdes intercalés dans les programmes cinématographiques? Oh! rien de bien, je vous assure, *Majesté*...!!!

Christian G.... Paris. — 1° l'Association dont vous me parlez est le *Ciné-Sport-Club*, fondé par MM. Géo Richard et Henry Lepage; 2° non.

Fol de Bigorre. — 1° Ernesto Pagani est le véritable nom de *Maciste*; 2° adresse: Ernesto Pagani, U. C. I., via Macerata, 51, à Rome (Italie).

Loulou. — 1° c'est Marie Osborne que vous avez vue dans *Au pays de l'Adventure*; 2° je ne sais ce que fait actuellement Emmy Whelen.

Bouche-en-cœur. — 1° mais oui, envoyez-nous simplement le montant de votre abonnement; 2° nous donnons les adresses d'étoiles dans cette rubrique que je vous prie de lire plus attentivement.

Le G.... Quimper. — Pour nos lecteurs qui désirent faire relier eux-mêmes leurs collections, nous vendons, à part, les couvertures emboîtages, titres et tables de chaque trimestre au prix de 2 fr. 50, franco 3 francs.

IRIS.

Sommaires des Numéros 17 à 25

Nous sommes en mesure de fournir n'importe lequel des numéros parus, du n° 1 à ce jour. A la commande, joindre le montant en timbres, billets ou chèque postal.

N° 17 TEXTE: Recensement: Madeleine AILE. — *Les enfants au Cinéma*, V. GUILLAUME-DANVERS. — *L'industrie cinématographique allemande*, Ad. M. — *Le Général Nivelle à Los Angeles*, Pierre DESCLAUX. — *La poésie à l'écran*, Léon MOUSSINAC. — *L'interprétation*, H. DIAMANT-BERGER. — *Les Ecumeurs du Sud*, 6° épisode, etc.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Madeleine Aile, Mary Osborne, Paul Duc, René André, Touzé, Fabien Haziza, Régine Dumien, Roger Pineau, Simone Gènevès, Cecil B. de Mille, Charlie Chaplin, Hélène Chadwick, Jack Coogan, Lottie Fuller, William Hart, F. Bushmann, Beverley Bayne, Mary Miles, etc.

N° 18 TEXTE: Recensement: SANDRA MILOWANOFF. — *Le Vistophone*, Emile VUILLERMICZ. — Séverin-Mars, Ad. M. — *La Figuration au Cinéma*, Martial VERDELLET. — Cecil B. de Mille, Suzanne CARRIÉ. — *Les Ecumeurs du Sud*, 7° épisode, etc.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Sandra Milowanoff, Séverin-Mars (6 photos), Wallace Reid, Cecil B. de Mille (2 photos), Thomas Meighan, Lila Lee, Ethel Clayton, etc.

N° 19 TEXTE: Recensement: V. GUILLAUME-DANVERS. — Bessie Love, William BARRISCALE. — *Innovons, rénovons*, A. MARTEL. — *Les lieux de prises de vues*, Henri DIAMANT-BERGER. — *Les Risques du métier*, René JEANNE. — *La projection des corps opaques*, Georges HOUARD. — *Le Cinéma au service de la propagande commerciale*, Pierre DESCLAUX. — *Les Ecumeurs du Sud*, 8° épisode, etc.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Huguette Duflos (8 photos), Bessie Love, Wallace Reid, Houdini, ingénieur Dussaud, Irène Castle, William Russel, etc.

N° 20 TEXTE: Recensement: LÉON MATHOT. — Mary Pickford, V. GUILLAUME-DANVERS. — *Effets d'optique et truc*, H. DIAMANT-BERGER. — *Credo*, Pierre BIEN-AIMÉ. — *Etre photogénique!* Z. ROLLINI. — *Les Ecumeurs du Sud*, 9° épisode, etc.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Léon Mathot, Mary Pickford (9 photos), Tsin-Hou (4 photos), Félix Ford, Simone Vaudry, Gabriel Robinne, Emy Lym, Lina Cavallieri, Ruth Rolland, La belle Serana, etc.

N° 21 TEXTE: René Cresté, V. GUILLAUME-DANVERS. — *Carnet d'un titreur*, Frank SERVET. — *Les personnages du film américain*, Jacques ROULET. — *Le collier fatal*, Pierre DESCLAUX, 1° épisode. — *Les Ecumeurs du Sud*, 10° épisode.

ILLUSTRATIONS: René Cresté, Wallace Reid, Pina Menichelli, etc.

N° 22 TEXTE: Bébé Daniels, William BARRISCALE. — *Les films et le public*, DIAMANT-BERGER. — *Le Collier fatal*, 2° épisode. — *La Danse au Cinéma* (4 photos), René JEANNE, etc.

ILLUSTRATIONS: Bébé Daniels (5 photos), Georges Biscot, Antonio Moreno, Gabby Deslys, Le secret de Rosette Lambert, J'accuse, Lily Vertu, Le Vengeur, René Cresté (4 photos), Personnages du film américain (4 photos).

N° 23 TEXTE: Georges Walsh. — *Une cinémathèque française*. — *Les films et le public*, par DIAMANT-BERGER. — *Le Collier fatal*, 3° épisode, etc.

ILLUSTRATIONS: Georges Walsh (5 photos), France Dhélia. — *Une cinémathèque française* (6 photos). — Dorothy Philips, Christiane Clarys, Ethel Clayton, Jack Dempsey.

N° 24 TEXTE: Georges Biscot. — *Victor Hugo et le Cinéma*, par René JEANNE. — *Le Collier fatal*, 4° épisode. — *Ce qu'on apprend à la Santé*. — *Rip et Gignoux*. — *Les films et le public*, DIAMANT-BERGER.

ILLUSTRATIONS: Georges Biscot (4 photos), Paul Capelani (8 photos), Jean Angelo, Viola Dana, Norma Talmadge.

N° 25 *Les Trois Mousquetaires*. — *Le Cinéma au service de la propagande commerciale*. — *Le Collier fatal*, 5° épisode. — *Carl Laemmle*. — *Tout arrive au cinéma*, par ROLLINI, etc. — *Les films et le public*, Henri DIAMANT-BERGER.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Mary Miles, Juliette Malherbe, Diamant-Berger, Carl Laemmle, Jeanne Desclos, Gujtry, Les Trois Mousquetaires (8 photos).

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone: ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène: MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

TOUT; Mariages, Baptêmes, etc.
NOUS filmons TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.

Nos opérateurs vont PARTOUT.

Imp. LANG, BEANCHONG et C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant: JEAN-PASCAL

N° 39. — 14 Octobre 1921

LES TROIS MOUSQUETAIRES

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



JEANNE DESCLOS

CLICHÉ PATHE

La "Star" française qui personnifie la Reine des "Trois Mousquetaires."